

Le Samedi

VOL. IV — NO. 50

MONTREAL, 20 MAI 1893

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS



LA MUSIQUE A SES CHARMES

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 20 MAI 1893



Un billet protesté, fait toujours un mauvais effet.

Le département des lettres mortes doit être une affaire de *post mortem*.

Voici la meilleure épitaphe sur une pierre tumulaire : "J'y suis, j'y reste."

Le dollar que l'on emprunte ne paraît jamais aussi gros que celui que l'on prête.

Bienheureux est celui qui est déjà mort, car il n'a pas à démenager les premiers de mai.

C'est drôle tout de même la vie ; pour avoir de l'argent devant soi, on est obligé de le mettre de côté.

L'homme qui a vingt-cinq sous dans sa poche est bien plus riche que celui à qui il dû une piastre.

Les hommes, disait une cuisinière, c'est le contraire des poulets ; plus ils sont vieux, plus ils sont tendres.

C'est épatant, s'exclamait un ivrogne vexé ! Quand j'ai bu, tout le monde le voit... et quand j'ai soif, personne ne s'en aperçoit.

La meilleure raison qui force les dames à assister aux réunions de leurs différentes sociétés, est la nécessité d'empêcher les autres de parler d'elles en mal.

MOTS D'ENFANTS

Le professeur. — Votre composition est-elle finie ?

Lucien. — Pas encore.

Le professeur. — Vous m'avez dit il y a une heure, que vous aviez trouvé un sujet.

Lucien. — J'en avais trouvé un, mais quand je l'ai eu fini, j'ai vu que ça ne faisait pas.

Le professeur. — Qu'avait-il donc ?

Lucien. — Je ne pouvais pas épeler le titre.

LA GROTTÉ DE LA CHRÉTIENNE

(LÉGENDE)

Le petite vallée de Marchou est fermée, à sa partie supérieure, par un long escarpement de rochers blancs à mi hauteur duquel on remarque une anfractuosité formée par la chute d'un énorme bloc. Ce quartier de roc, resté sur place au pied de la montagne, ne laisse entre lui et l'escarpement, qui le surplombe, qu'un étroit intervalle à peine assez large pour livrer passage à un homme. Les eaux pluviales, en tombant en cascades des terrasses supérieures, ont creusé le sol à cet endroit et formé dans la pierre une sorte de galerie dont des éboulis de terre et de cailloux obstruent aujourd'hui l'orifice.

Au temps de Chakkar-Bey, un grand chasseur de porc-épics de Mila, nommé Mahomed-ben-Kara-Mostefa, s'égara dans les taillis qui couvraient alors toute cette région et parvint précisément en face du rocher dont nous venons de parler. Ses deux slougis s'étant élancés dans le boyau (dont personne n'avait encore soupçonné l'existence) Mohamed-ben-Kara-Mostefa se glissa après eux dans l'excavation béante et se trouva bientôt dans un souterrain plus praticable. Continuant son chemin, il atteignit ensuite un petit cours d'eau qu'il passa sans difficulté et se trouva, sur sur l'autre bord, au seuil d'une chambre spacieuse dont le sol disparaissait sous des monceaux de pièces d'or.

Aussitôt remis de sa surprise, Mohamed-ben-Kara-Mostefa résolut de profiter de l'aubaine que le hasard lui envoyait et, sans prendre le temps de réciter le Fat'hâ, il remplit son turban de tout l'or qu'il y put faire tenir. Puis il se disposa à retourner sur ses pas avec son petit trésor, se promettant bien d'ailleurs de renouveler, aussitôt que possible, sa visite à la grotte merveilleuse.

Mais, ô terreur ! lorsqu'il voulut repasser le ruisseau qu'il avait tout à l'heure franchi d'un saut, celui-ci se trouva subitement grossi et transformé en un torrent furieux dont les vagues écumeuses débordaient sur les deux rives.

Décidé à passer coûte que coûte, notre homme se débarrassa de son fardeau et vit alors avec stupeur les eaux diminuer à vue d'œil et la rivière rentrer dans son lit primitif. Comprenant qu'il était en face d'un prodige et qu'une volonté surnaturelle lui interdisait de sortir de la caverne

avec l'or qu'il y avait dérobé sans avoir invoqué le nom de Dieu (le Tout-Puissant) il s'avisait de jeter les unes après les autres les pièces du précieux métal par-dessus le ruisseau. Peine inutile : à peine arrivaient elles au-dessus des flots ensorcelés que les pièces rétrogradaient, comme repoussées par une main invisible, et revenaient tomber aux pieds de notre homme ébahi.

Cependant, la provision de difs emportée par Mohamed-ben-Kara Mostefa touchait à sa fin et le chasseur dut se décider à quitter la grotte tel qu'il y était entré.

Mais dès l'aube du lendemain, le jeune turc se présentait de nouveau à l'entrée du souterrain, toujours accompagné de ses fidèles lévriers et portant, dans un couffin, une provision de pâte finement pétrie. Dès qu'il fut parvenu dans la salle du trésor, il s'accroupit contre la roche humide, saisit un morceau de pâte qu'il roula en forme de boulette, glissa dans cette pelotte appétissante un sequin bien frappé et fit avaler la riche pillule à son chien noir. Puis il renouvela l'opération pour la levrette au poil fauve et gava ainsi, alternativement les deux pauvres bêtes. Alors il se leva, très-satisfait de son stratagème, et lança les slougis par delà le ruisseau.

Les chiens partent, s'enlèvent d'un bond vigoureux... et retombent lourdement dans la rivière qui, devenue tout-à-coup bouillante, les engloutit.

— Le charme n'est donc pas rompu et Mostefa en est encore une fois pour ses frais d'imagination.

A peine de retour à Mila, il est informé que le Bey l'a convoqué pour l'accompagner comme à l'ordinaire, dans son voyage annuel à Alger. Il part donc, ruminant toujours dans sa tête déjà malade mille projets insensés, et dans la ville du Dey, il fait fabriquer un seau de cuivre avec couvercle fermant à cadenas, ainsi qu'une longue chaîne à maillons de bon acier.

Aussitôt revenu d'expédition, le premier soin de notre héros est de monter à la grotte, muni de son coûteux matériel. Il remplit le récipient d'une certaine quantité d'or, y fixe la chaîne et jette l'extrémité de celle-ci sur l'autre rive du ruisseau ; puis il passe à son tour et se met en devoir de hâler le seau. L'engin s'ébranle, glisse lentement sur le sol... et subitement s'arrête au bord de l'eau sans qu'aucune force puisse le remettre en mouvement.

Mahomed-ben-Kara-Mostefa était décidément vaincu.

Il rentra chez lui presque fou, végéta quelques années encore et mourut après avoir raconté ses aventures à ses parents.

Après lui, personne ne tenta plus de visiter la grotte enchantée. Celle-ci fut d'ailleurs longtemps gardée par des Génies, dont l'un avait pris la forme d'une chrétienne — d'où le nom de Rahr Roumia ou Grotte de la Chrétienne donné à la caverne.

L. JACQUOT.

DÉCOURAGEANT

Le rédacteur humoristique — Eh bien ! moi, monsieur, mes farces sont tellement appréciées, que les agents s'en servent pour annoncer leurs médecines brevetées.

L'ami. — Je le sais ; ils le font pour rendre les gens malades et pousser la vente de leurs remèdes.

CRUEL SANS LE VOULOIR

Lui. — Tu vois cet homme là-bas ? Il a fait pleurer plus de femmes à lui tout seul que deux cents monsieurs ensemble.

Elle. — Le misérable !

Lui. — C'est le plus gros marchand d'oignons de la Puissance.

TOUT VIENT A POINT A QUI SAIT ATTENDRE

Louis. — Auguste est un vrai bon à rien, il attend que quelque chose surgisse.

Fred. — Oui, et il en a été bien payé hier.

Louis. — Comment cela ?

Fred. — Il a mis le pied sur un cerceau de tonne.

LA CRUAUTÉ MÊME



La jeune mariée. — Mon mari n'a pas été gentil aujourd'hui. Je lui ai annoncé que j'allais lui donner, ce soir, un échantillon de ma cuisine et il m'a dit d'en essayer d'abord l'effet sur le chien.

L'ami. — Vraiment ! Moi qui le croyais si attaché à son chien !

PRÉSENTEZ ARMES

I

La nuit allait finir, et une faible lueur à l'Est annonçait l'approche du jour. Dans le camp, on commençait à se réveiller, mais le réveil était silencieux, car on savait que la bataille serait chaude et chaque homme se demandait s'il n'allait pas voir son dernier lever du soleil. L'heure qui précède un combat sanglant est toujours grave ; à cet instant, il n'y a plus ni vieillards, ni jeunes gens ; tous les hommes ont le même âge et se sentent aussi voisins de la mort ; avant l'ivresse de la poudre, ils se recueillent.

Les deux régiments qui constituaient la brigade du général Mauricier formaient l'extrême gauche de l'armée. Ils avaient marché la veille jusqu'à minuit, effectuant un long mouvement tournant pour tomber sur le flanc de l'ennemi à un moment donné. Les soldats étaient fatigués, mais pleins d'ardeur ; ils avaient compris le rôle décisif qu'ils devaient jouer pour assurer la victoire.

Le temps était beau et doux.

Le général avait dormi une heure à peine. Il était assis sur une chaise de paille, chauffant ses grandes bottes poudreuses à un feu de bivouac. Ses aides de camp s'empressaient autour de lui. On sellait les chevaux.

Une journée historique, glorieuse pour la France était à son aurore.

A cet instant, un jeune sous-lieutenant presque imberbe, élève de l'École de Saint Cyr depuis peu de jours, sortit de l'obscurité et apparut dans la lumière du feu de bivouac.

—C'est toi, Jean ? dit le général.

Et il tendit une main affectueuse à son fils.

—Que veux-tu ?

—Mon père, vous embrasser avant qu'on ait pris les armes !

—Ce n'est pas la peine, mon garçon ! répondit le général d'un ton bourru qui cachait mal une nuance d'émotion. Aujourd'hui, je ne suis pas ton père, mais ton général. Je n'ai aucun ordre à te donner : va rejoindre ton régiment.

Le jeune officier rougit légèrement, fit le salut militaire et disparut : son père le suivit d'un regard tendre pendant quelques secondes ; puis, se tournant vers son chef d'état-major, un vieux commandant à la moustache grise :

—Pauvre petit ! fit-il, je l'ai mal reçu, mais ce n'est pas le moment de s'amolir en faisant du sentiment ; ce soir, si nous sommes encore vivants tous deux, je l'embrasserai pour sa mère et pour moi !

Un coup de clairon retentit : on sonnait le réveil, et lentement les troupes s'alignèrent.

Derrière la brigade se trouvait un bouquet de bois où s'était établie l'ambulance ; les régiments se placèrent en ordre de bataille, de façon à offrir le moins de profondeur possible aux canons et on attendait.

Maintenant, il faisait grand jour. On apercevait les lignes sombres de l'infanterie qui manœuvrait pour prendre ses positions. Aux rayons optiques du soleil, les baïonnettes étincelaient. Plus loin, les casques d'une division de cavalerie reluisaient ; on voyait les éclairs des sabres.

La voix du canon se fit entendre, et un obus passa en sifflant au-dessus des têtes ; puis, un autre tomba à quelques centaines de mètres en

avant. L'artillerie ennemie réglait son tir et ses premiers coups isolés servaient à fixer la distance. Peu à peu, les projectiles arrivèrent avec plus de précision ; l'un d'eux éclata au milieu des rangs français ; trois hommes tombèrent, et la terre but son premier sang.

Immobile sur son cheval qui dressait les oreilles, le général interrogeait l'horizon avec sa lorgnette, attendant le signal convenu pour se lancer en avant. Sa haute silhouette se détachait au milieu de la vaste plaine. Il paraissait si calme, si confiant, que les petits soldats étaient réconfortés en le regardant ; tous avaient les yeux fixés sur lui, car ils sentaient instinctivement que leur existence se trouvait liée, en cet instant, par un lien mystérieux, à celle de leur chef.

Au bruit fait par l'obus, tombant au milieu de ses troupes, le général avait tourné la tête.

—Allez dire aux colonels, cria-t-il à un aide de camp, de faire coucher leurs hommes par terre ; ils seront moins exposés aux boulets.

L'officier partit au galop pour faire exécuter cet ordre.

II

Le courage dans l'immobilité est le plus rare de tous.

Lorsqu'on se lance en avant, emporté par l'ivresse de la bataille, on n'aperçoit plus le fantôme de la mort qui plane au-dessus des armées en présence ; la course furieuse vers l'ennemi supprime cette passion de vivre qui grandit dans le cœur humain, à mesure que le danger augmente ; au repos, au contraire, voyant autour de soi des blessés, l'énergie fléchit ; on frémit en entendant siffler les balles et il faut déployer toute sa force d'âme pour attendre sans bouger l'inconnu redoutable d'un avenir qui n'a peut-être plus qu'une durée de quelques secondes.

Au commandement, les soldats se couchèrent en se tapissant presque dans les sillons laissés par la charrue ; ils se faisaient petits, soulevant à peine la tête pour tâcher de voir au loin.

Ceux d'entre eux qui appartenaient à des familles de cultivateurs trouvaient une sorte d'apaisement en sentant de près l'odeur de la terre fraîchement remuée ; ils se revoyaient labourant leurs champs, et leur pensée attendrie retournait à l'humble village qu'ils avaient quitté sans savoir s'ils ne le reverraient jamais.

Les officiers étaient restés debout, voulant donner à leurs hommes l'exemple de leur attitude calme ; devant chaque compagnie, le capitaine, le lieutenant et le sous-lieutenant se promenaient d'un pas lent mais ferme.

Parfois, ils s'arrêtaient et, de la pointe de leurs sabres, ils faisaient courir au loin quelques pierres ; ils étaient graves et dignes, se sentant regardés, pénétrés de leurs devoirs militaires, ayant le cœur haut, et fiers de risquer leur existence pour la France.

Le général épiait toujours le signal qu'il attendait pour lancer la brigade en avant.

Avec sa longue-vue, il suivait les péripéties du combat qui se livrait dans une petite ferme située à peu de distance.

Une colonne d'assaut française s'efforçait d'enlever à l'ennemi cette maison qui était défendue avec la fureur du désespoir. Des grappes d'hommes, montés sur des échelles voulaient escalader un mur qui avait été crénelé et qui, par ses embrasures vomissait la mitraille. C'est à cette con-

quête, en effet, que sur ce point se résumait l'arrêt de la fortune. Tant de luttes diplomatiques avant la guerre, tant de préparatifs militaires, tant de transports de soldats et de canons, tant d'efforts intellectuels et matériels aboutissaient à cette question : un mur sera-t-il franchi ou ne le sera-t-il pas ?

L'humble maçon dont la main inconsciente avait bâti cette clôture d'une ferme ne se doutait guère que son ouvrage vulgaire tiendrait une place dans l'histoire de deux peuples et que sa truelle d'ouvrier était un des instruments servant à fixer les destinées du monde !...

Tout à coup, le général fit un geste ; il venait de distinguer le signal convenu.

—Debout ! cria-t-il.

Et il regarda les deux régiments qui se dressaient à l'appel de sa voix.

Enfin ! on allait faire parler la poudre !

Les soldats s'excitaient à cette idée ; ils avaient hâte de prendre le pas de charge.

III

Le général Mauricier jeta les yeux vers le point où il savait qu'était son fils, pour s'assurer qu'il n'était point blessé.

Il l'aperçut, tenant son épée, l'air radieux, savourant les espérances de la gloire, — et il fut orgueilleux de cet enfant qui portait son nom et qu'il sentait le légitime héritier de ses épaulettes.

Avec cette rapidité de la pensée, qui revêt en une seconde tout le passé défilant devant elle, le général revêcut sa jeunesse. Il retrouva le cortège riant des années de son printemps. Il distingua dans la brume le berceau de son fils si aimé, et il sentit une bouffée chaude de tendresse infinie.

Sa bouche s'ouvrait pour commander : "En avant !" lorsque ses yeux, dirigés sur le sous-lieutenant, demeurèrent fixes d'horreur.

Un boulet de canon venait de fracasser les deux jambes du jeune officier, qui tomba mourant sans pousser un cri.

Muet, le général assistait à cet horrible spectacle ; il voyait mourir son fils, sans pouvoir même se précipiter pour l'embrasser encore une fois, car six mille hommes demandaient à la fierté de sa contenance leur propre valeur.

De grosses larmes coulaient sur les joues du vieux soldat, seule marque extérieure imposée par la faiblesse du père au stoïcisme du chef.

Deux infirmiers s'étaient précipités pour emporter le mourant ; le père contemplait sans bouger le lugubre spectacle.

Lorsque le funèbre cortège passa près de lui, le général se découvrit devant le sous-lieutenant ; puis d'un accent terrible qui n'avait rien d'humain :

—Faites présenter les armes ! cria-t-il.

—Présentez armes ! répétèrent les colonels.

Et la brigade entière rendit au jeune officier expirant le suprême honneur dû à son grade.

Celui qui allait mourir pour sa patrie reçut d'elle le plus solennel salut.

Alors, se redressant sur ses étriers, ivre de douleur et de sang, le général poussa, comme une sorte de rugissement, le cri de :

—En avant !... à la baïonnette !

Et la brigade enthousiasmée se lança vers l'ennemi.

FÉLICIEN NACLA.

LE DIABLE EN PERSONNE



I
—La belle occasion ! dit Bescalé à Mathurin.

II
—Laisse-moi prendre la place de Bijou.

III
—Personne ne peut faire le chien comme moi.

IV
Aussi, quelle stupéfaction, quand mademoiselle de Laquarantaine sentit la corde s'apressant !

V
C'est Bijou qui ne pourrait plus sauter !

LE GÉNIE DES AFFAIRES



I
—La belle musique, se disait Toto.



II
L'infernal vacarme, se disait le banquier.



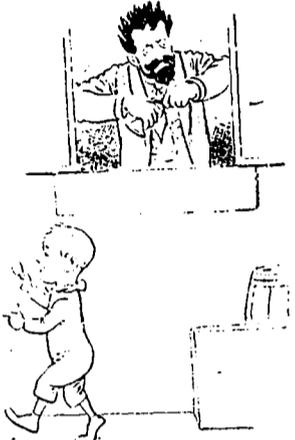
III
—Quoi ! C'est toi ! File d'ici !



IV
—C'est extraordinaire ce que j'apprends vite, songeait toujours Toto.



V
—Tiens, dit le banquier de courtois, je te donne un dollar pour ton instrument.



VI
—Et moi, papa, je cours m'en acheter un plus beau.



VII
—Oui, celui-là : le plus gros pour moi et les petits pour les autres.



VIII
—Si nous allons en récolter des sous maintenant !

LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

—Taupin apprend que deux éditions du roman d'un bas-bleu ont été enlevées en quelques jours, et il s'écrie :

—Ce qu'elle aurait été heureuse de se trouver à la place de son volume !

Examen du volontariat.

Dites moi, monsieur, ce que c'est qu'une racine carrée ?

—Pardon, monsieur l'administrateur, je suis pour être interrogé sur le commerce et non sur l'agriculture.

En campagne, un sergent dit à Pitou :

—Reste là, en sentinelle, et ne fais semblant de rien.

Pitou s'est mis en sentinelle. Deux, quatre, six heures se passent, la nuit vient, le jour luit, Pitou est toujours à son poste.

Passé le lieutenant.

—Que fais-tu là ?

—Dame ! lieutenant, ma consigne, je fais semblant... de rien.

Une jolie définition :

—Qu'est-ce que c'est qu'un instrument diplomatique ?

—C'est un instrument dont jouent les grandes puissances dans le concert européen.

—Et que jouent-elles avec cet instrument ?

—Elles jouent... les petites puissances.

Examen médical :

—Dites-nous maintenant quel est le meilleur moyen de rétablir la circulation ?

—C'est d'appeler les sergents de ville.

Au restaurant :

"Garçon, voilà des écrevisses qui me paraissent bien avancées !"

"Oh ! monsieur, pouvez vous dire... des bêtes qui vont toujours à reculons !"

—Papa, qu'est-ce que c'est que ça ! vertige ?

—Mon enfant, le vertige est un étourdissement qui prend certaines personnes quand elles regardent par terre d'une grande hauteur.

—Ah ! eh bien ! pourquoi donc alors ma tante, qui est toute petite, dit-elle qu'elle a des vertige ?

Le triomphe de l'habitude.

Devant la police correctionnelle comparait comme témoin un individu qui a coutume de battre sa moitié trois fois pas jour.

Le président l'invite à déposer.

—Levez la main, lui dit-il.

Notre homme regarde de tous les côtés.

—Qu'est-ce que vous avez ? lui demande le président.

—Je cherche ma femme !

LES NÉCESSITÉS SOCIALES



Emilie. — Pourquoi as-tu été si maussade pour ton mari, ce soir ?

Hélène. — J'avais les nerfs incontrôlables et il me fallait passer ma rage sur quelqu'un. Vois-tu : le dîner en retard ! le filet gâté ; du café imbuvable ! Il y a de quoi.

Emilie. — Mais c'est à la cuisinière que tu aurais dû t'en prendre !

Hélène. — Je le sais ; mais je ne pouvais pas : elle se serait partie.

Un soldat sifflait l'air patriotique de Rouget de l'Isle.

Un adjudant major l'entend.

—Qu'est ce que c'est, drôle ? *La Marseillaise* ? Tu l'approuves donc ?

Mais le trouper, sans se déconcerter :

—Faites excuse, mon capitaine. Je ne l'approuve pas, puisque *je la siffle*.

Un quiproquo douloureux pour un beau père :

Un célibataire de cinquante ans demande, il y a quelques jours, une jeune rentière en mariage.

—J'ai, dit-il à son beau-père, une rente de mille francs et deux belles campagnes.

Le mariage conclu :

—Quelles sont vos campagnes ? demande la jeune femme.

—Mais, répond le mari, celle de Crimée et celle d'Italie.

Un pique assiette va dîner hier chez un de ses amis, auquel il sait que sa présence est médiocrement agréable.

—Il y a plus d'un mois que je ne suis venu, dit-il en entrant... Vous voyez que je vous gâte !

La petite Sophie a eu un prix de dessin. Elle revient de sa pension avec son prix, sa couronne et le dessin qui lui a valu la distinction dont elle est fière.

C'est une magnifique tête de Romain avec un casque dessus, et dessous un nom : Romulus. Le dessin a été fait d'après la bosse.

—Mais il est aveugle, ton Romain ! dit le père.

—Ah ! voilà, dit Sophie, au pensionnat on ne nous permet pas de faire l'œil.

Un calembour absolument horrible :

Pourquoi le ministre de la guerre a-t-il prescrit pour l'armée française le nouveau sabre en nickel (inoxydable) ?

C'est parce que, si l'armée doit aller en Orient il faut empêcher que les sabres aillent en oxydant.

Oh !!!

PROJETS DE VENGEANCE DÉJOUÉS

Un américain arrive dans un hôtel d'une petite ville du midi.

Harassé, couvert de poussière, il demanda de l'eau pour se débarbouiller. Pas une goutte d'eau.

A peine dans sa chambre, il poussa un cri formidable : " Au feu ! "

A cet appel, on accourt, qui portant un seau, qui un baquet, qui un pot.

— Ah ! voilà de l'eau, dit le Yankee, merci bien, c'est tout ce que je voulais. Je vous donne la recette pour rien.

Sur la ligne de chemin de fer dans un compartiment de seconde classe se trouvaient un prédicateur et un matelot.

Ce dernier, plus ivre que toute la Pologne, jurait comme un païen.

Alors le prédicateur lui dit :

— Prenez garde ! Si vous jurez comme cela vous irez en enfer.

— Ça m'est égal, répondit le matelot, j'ai un billet... d'aller et retour !

Notes d'album :

Le Français écoute la musique ;

L'Allemand l'entend ;

L'Italien la sent ;

L'Anglais y assiste.

Un paysan, très superstitieux, causait avec un curé de ces terreurs, de ces pressentiments, de ces prédictions comiques dont les salières, les couteaux en croix, le mauvais œil, etc., ont le monopole.

— Comment, monsieur l'abbé, vous ne croyez pas à cela ?

— Non.

— C'est incroyable ! Comment ! cela ne vous fait rien d'être treize à la table ?

— Ah ! ça, si !... cela me fait quelque chose ; mais c'est lorsqu'il n'y a à manger que pour douze.

On parlait duels, l'autre soir, au Ramolli-Club.

— Moi, dit Guibollard, j'ai la conviction que si jamais je me bats, c'est au visage que mon adversaire m'atteindra.

— Et pourquoi cela ? s'écrient les assistants.

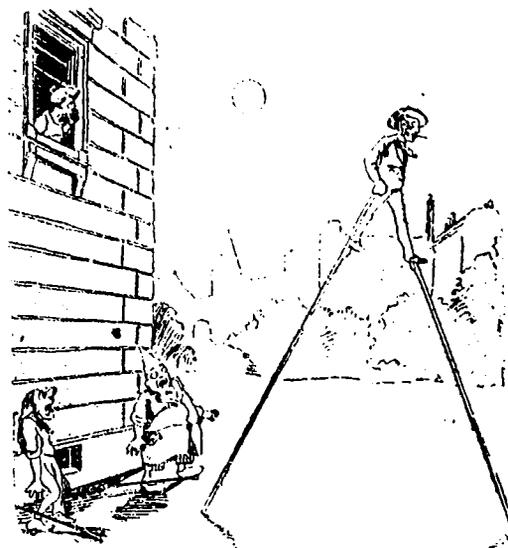
— On m'a toujours dit que j'ai la physionomie ouverte !...



— Attends un peu, mon homme. C'est moi qui vais te faire promener sur une grande échelle !



— Tu ne partiras pas d'ici vivant !



— Ah ! bah ! Mais c'est l'échelle de Jacob qu'il a !

Voyant des fleurs artificielles sous un globe, chez de bons bourgeois du Marais, Vivier, timidement :

— Moi, à votre place, je retirerais le globe.

Puis, le globe enlevé :

— Maintenant, dit-il, je retirerais les fleurs !

L'oncle Ernest surprend Lili en train de tremper ses poignets dans un flacon de cognac et d'en barbouiller la tête d'une poupée.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ? petite, lui dit son oncle ?

— Ma poupée est pâle, répondit-elle, je lui donne des couleurs.

— Mais ce n'est pas comme ça.

— Mais si, puisque maman m'a dit que c'était l'eau-de-vie qui t'avait rendu le nez rouge.

On lisait, il y a quelques jours, dans un journal suisse, l'annonce suivante :

" Guérison instantanée des nez rouges. S'adresser chez M. X..., en envoyant deux francs."

Un de nos braves habitants de l'endroit, affligé d'un nez cerise, et ne demandant pas mieux que de voir disparaître cet objet de terreur pour le beau sexe, s'empressa d'envoyer ses deux francs

et son adresse. Deux jours après il reçut cette réponse par carte postale :

" Continuez de boire jusqu'à ce que votre nez soit violet."

Un grand gaillard comparait en police correctionnelle.

Il est accusé d'avoir rossé son épouse avec récidive.

Le président. — N'êtes vous pas honteux de vous porter à de pareilles violences ?

Lui. — Je vais vous dire, monsieur... pas ma faute...

Je suis jaloux parce que je l'aime trop... C'est mon cœur qui bat.

M. Gogo sort des bureaux d'une société financière à capital variable.

Il tient une liasse d'actions à la main.

Passé son ami B..., un boursier malin,

— Combien valent ces actions ? lui demande

M. Gogo.

— Rien du tout.

— Mais... plus tard ?

— Ah ! plus tard, c'est différent : elles valent cinq ans de prison.

QUELQUES EXPRESSIONS DE WHIST

Doit-on dire revoke ou refus ?



Le marquis. — Baronne, prenez garde au revoke.

La baronne. — Ne craignez rien. Pas le moindre danger de refus. Mais où en sommes-nous de la partie ?

Le marquis. — Nous sommes à love, baronne. A qui la main ?

RESPONSABLE DES CONSÉQUENCES

Un bon vieux curé, renommé pour sa sainteté, avait reçu en cadeau un magnifique petit chien.

Le brave homme avait la manie, lorsqu'il prêchait, de crier bien fort. Un jour qu'il faisait à ses ouailles ses recommandations ordinaires et que excité par le feu de son éloquence, il criait plus fort qu'à l'ordinaire, son chien, entré par mégarde, ne comprenant rien de ce qui se passait, mit sa voix au diapason de celle de son maître. Le curé irrité, ordonne qu'on fasse sortir l'intrus. Ce fut le donateur lui-même qui se chargea de la chose ; mais il ne pût s'empêcher de dire en emmenant l'innocente petite bête :

" — C'est pourtant vous qui avez commencé ! "

POINTE MAL PLACÉE

Mr. Lustucru. — Comment cela se fait-il que mes grappes disparaissent toutes ; crois-tu que le jardinier...

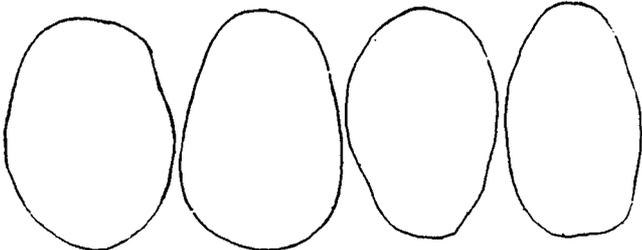
Mde. Lustucru. — Je suppose que ce sont les poules qui les mangent.

Mr. Lustucru (grognant). — Oui, les poules ! Des poules à deux pattes !

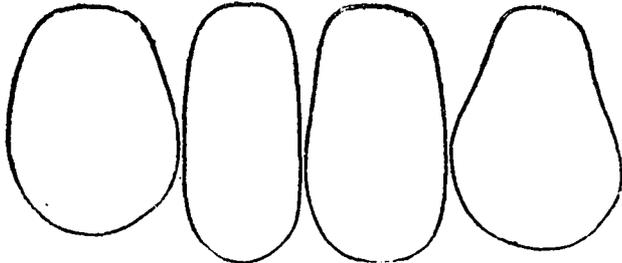
Mde. Lustucru. — En as-tu déjà vues autrement ?

PLUSIEURS TÊTES DANS AUTANT DE BONNETS

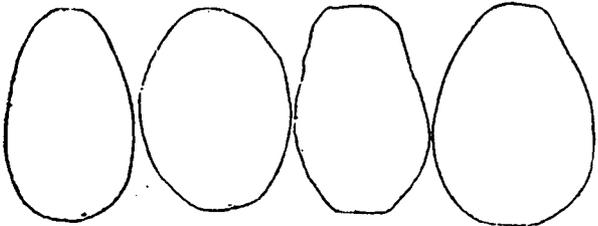
Conformation de quelques têtes, telle que recueillie chez Léon, le chapelier parisien.



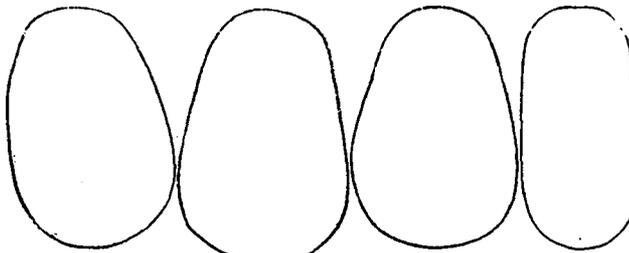
Victor Hugo. M. de Freycinet. Jules Simon. Alexandre Dumas.



Type Allemand. Type Américain. Type Anglais. Type Français.



Victorien Sardou. M. Munkaczi. Carolus Duran. Gounod.



Paul de Cassagnac. M. Floquet. Jules Ferry. Henri Rochefort.

LE MANTEAU DU MINEUR

Jovicza est un homme pauvre, très pauvre, et tous les mineurs de l'endroit le plaignent bien sincèrement. Il suffit de regarder sa maison pour voir que sa situation n'est guère plus brillante que celle d'un rat d'église. Les murailles se penchent l'un vers l'autre, comme si elles avaient assez de l'existence, et le jardin et la cour semblent avoir émigré dans la propriété du voisin. On raconte, par tout le pays, que, dans le jardin de Jovicza, un chien aurait de la peine à remuer la queue sans jeter à terre quelque haie brisée.

Et ce n'est pas un riche avare qui habite cette mesure en ruines, mais un pauvre malheureux mineur qui possède une femme pas laide et point bête du tout. Jovicza passe la semaine entière au fond du puits, il travaille sans trêve, mais ses efforts sont vains. Au bout de huit jours, il rentre chez lui plus pauvre que lorsqu'il est entré dans la mine, car alors il avait au moins de quoi manger dans sa besace. Cela ne serait pourtant pas là un grand malheur, car il est aussi dans la destinée des autres mineurs de ne pas rentrer toutes les semaines comblés de richesses.

Cependant, il existe dans les districts miniers certaines coutumes auxquelles un pauvre diable comme Jovicza ne saurait renoncer sans chagrin. Tous les samedis, ses compagnons se réunissent l'après-midi dans un cabaret du faubourg pour deviser des événements de la semaine en vidant quelques petits verres d'eau-de-vie, et Jovicza ne ressentait jamais si amèrement sa lamentable situation que lorsqu'il lui était impossible de suivre cette belle coutume. Les dimanches étaient pour lui l'occasion d'ennuis auxquels il était encore plus sensible. Ses amis, débarbouillés en l'honneur du saint jour, se rendaient à l'église revêtus

de leurs habits de fête ; et, l'après-midi, ils escadaient le mont Kirik au sommet duquel ils chantaient et dansaient au son de la musique. Comment donc Jovicza aurait-il osé se montrer, soit en joyeuse compagnie, soit à l'église, puisqu'il ne possédait pas de costume de fête ? Son vêtement de tous les jours n'avait même plus couleur humaine, tellement la poussière de charbon y avait laissé d'empreintes. Et pourtant Annicza, sa gentille épouse, ne pouvait se dispenser de faire acte de présence au bal, car ses talents chorégraphiques lui avaient valu une certaine réputation, quoique sa seule et unique robe montrât, hélas ! plus de pièces que de restes de l'étoffe primitive.

Ces pensées tourmentaient beaucoup Jovicza un certain samedi après-midi pendant que ses camarades se divertissaient à l'auberge et qu'Annicza visitait les voisins l'un après l'autre pour tâcher de se procurer un repas économique. Il passa en revue sa gare-robe, chose facile à faire pour lui, car il lui suffisait pour cela de regarder ce qu'il avait sur le corps. A part une *Czondra*, manteau de grossière étoffe de laine, qu'il était impossible de porter pendant les brûlantes journées de l'été, tout ce qui

était susceptible de servir de vêtement avait disparu depuis longtemps.

Le résultat final de ces tristes réflexions fut que Jovicza s'en alla chez le tailleur du village et lui dit d'un ton persuasif :

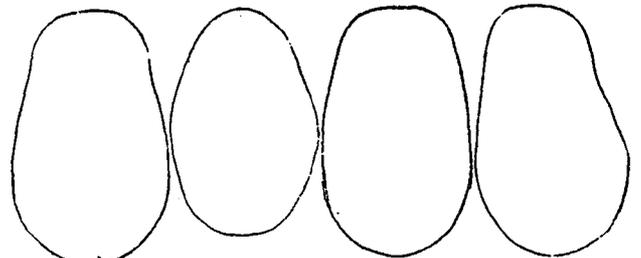
— *Zsupan* (titre que les Roumains donnent à ceux qu'ils ne veulent pas appeler monsieur), vous voyez que mes habits s'en vont en lambeaux ; donnez-moi un vêtement convenable. Cela ne vous coûtera pas très cher et ce sera un bienfait pour moi. Le tailleur fut étonné de cette demande qui lui fut quelque peu désagréable ; cependant, vu les coutumes particulières du pays, il n'osa pas repousser sur-le-champ la prière de Jovicza ; il chercha dans son stock de vêtements, en choisit quelques-uns des moins coûteux et les remit à Jovicza qui s'écria tout ému :

— Je ne vous dis pas : que Dieu vous récompense ! Car lorsque mon puits me donnera des bénéfices, je vous prierais royalement votre cadeau d'aujourd'hui, avec les intérêts et les intérêts des intérêts.

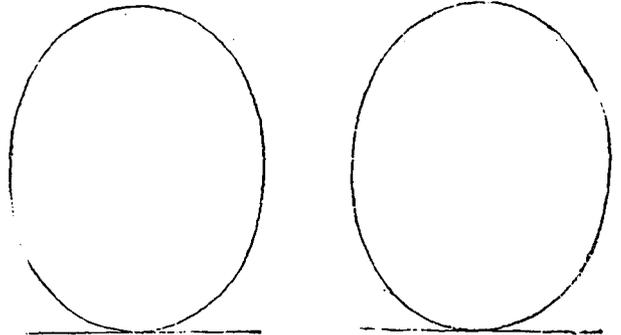
* * *

Fale gale, le *Vendre vide*, tel était le nom que l'on donnait au puits de Jovicza. Lorsque l'on eut remarqué dans le pays le mal que le pauvre homme se donnait en pure perte pour extraire des profondeurs du sol ce qui lui était nécessaire pour vivre si misérablement, un plaisant avait trouvé cette désignation qui avait bientôt été connue partout et qui, d'ailleurs, convenait tout aussi bien au puits qu'à son propriétaire.

Cependant un puits de cette nature a toujours des caprices et le jour vint où sa richesse étonna soudain le district tout entier. Jovicza mit le pic sur une veine d'or, qui fut pour lui une riche compensation de ses peines passées.

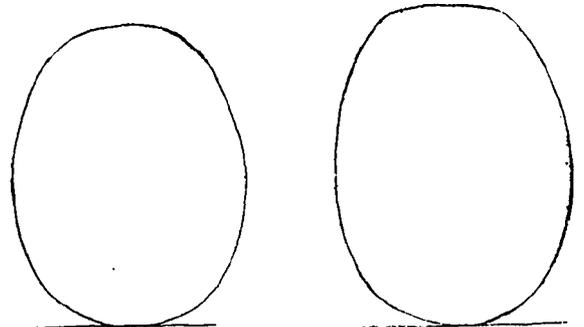


M. de Lesseps. M. Carnot. Prince de Galles (jeune.) Baron de Rothschild.



Le roi Cettewayo.

Oscar Wilde.



Le Prince de Galles (maintenant.)

W. E. Gladstone.

Et alors commença une autre existence : Jovicza se reposa pendant la moitié de la semaine, sa femme s'habilla de soie et de velours et leur chaumière ne suffit plus à leurs aspirations devenues plus exigeantes. Ils se firent construire un palais qui fut, une fois terminé, la fidèle image de l'originalité qui distingue le caractère roumain en général et celui du mineur en particulier. Le peintre avait donné libre cours à sa fantaisie ; il avait choisi tous les sujets imaginables et entre autres le Génie des puits de mine semant de l'or dans le *Fale gale*, le *Ventre vide*.

Dans la cour, l'attention des visiteurs était tout d'abord attirée par un moulin qui, mu par un petit ruisseau, menait grand tapage jour et nuit, comme s'il voulait faire à lui tout seul la besogne de tous les autres outils et ustensiles que la paresse de Jovicza laissait inactifs. Seules, deux pièces du palais étaient habitées ; les autres servaient à enmagasiner les richesses de toutes sortes que Jovicza et sa femme avaient collectionnées. Cet admirable musée renfermait cinq horloges à musique que leur heureux propriétaire se plaisait faire jouer en même temps pour le plus grand divertissement de ses hôtes ; puis des marionnettes à l'aspect étrange et aux genres drôlatiques, de belles pierreries, de beaux bronzes, et les portraits de Jovicza et d'Annicza peints à l'huile par la main savante d'un artiste de village.

C'est au commencement de la semaine que se tient ordinairement le marché à Abrudbanya, et Jovicza ne manquait jamais d'y faire un tour de promenade, alors même qu'il n'avait rien à y faire. Le grand principe de l'économie sociale, qui consiste à garder une juste balance entre les recettes et les dépenses, n'avait guère d'importance pour lui, mais il visitait religieusement les uns après les autres tous les cabarets où il espé-

rait rencontrer quelqu'un de connaissance. Et lorsque la salle du cabaret lui semblait devenir trop étroite, il s'en allait flâner avec ses acolytes le long des boutiques de marchands de gâteaux, où l'on achète de l'eau-de-vie douce, mélangée de miel. La flânerie durait jusqu'au milieu de la nuit, heure à laquelle Annicza le faisait rentrer, non sans lui épargner les reproches et Jovicza comprenait alors qu'il avait joui des bonnes choses un peu plus que de raison.

Naturellement, il était impossible au mineur de descendre dans le puits le lendemain, car il sentait alors venir un mal spécial, bien connu de gens beaucoup plus élevés que lui dans la hiérarchie sociale et que l'on nomme vulgairement *mal aux cheveux*. Cette maladie se guérit de plusieurs manières : notre homme, lui, avait, un mode de traitement spécial : quelques petits verres d'eau-de-vie.

* * *

Dès que Jovicza fut entré en possession de richesses venues si soudainement et d'une façon aussi inespérée, son premier soin avait été de s'acquitter avec le tailleur : en même temps, il lui commanda un habit de cérémonie si magnifique que, dans le district tout entier, aucun regard humain n'en avait jamais contemplé de semblable. Il était fait du drap blanc le plus fin, les bords en étaient garnis de galons d'or et Jovicza le payait de bon cœur cent cinquante ducats. Adieu alors les anciens vêtements ! car le bonhomme ne voulut plus conserver aucun souvenir de sa misère passée.

— Pauvreté, je te jette par la fenêtre ! s'écriait-il en employant le dicton imagé et si plein d'idéal qui caractérise le Roumain — et comme fut dit fut fait. — Les vieilles hardes voltigèrent dans la rue les unes après les autres et la czondra rapiécée prit à son tour le même chemin. Cependant la gentille Annicza, qui regrettait la perte du vieux manteau, s'en alla en cachette dans la rue, ramassa dans la poussière le vêtement jeté si dédaigneusement, et, sans dire un mot à son mari, elle le cacha dans le fond d'une malle.

— Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? se dit-elle.

Il n'est sac si plein qui ne se vide, tout le monde sait cela ; il n'y a qu'une classe de gens pour ignorer cette règle : ce sont les financiers. Un beau jour l'or cessa de se montrer dans le puits de Jovicza ; la riche veine se tarit et de nouveau la roche sourde reparut à sa place. Le mineur se démena tant qu'il put et essaya de toutes les manières de rappeler la chance : ce fut en vain. Le *Ventre vide* se montra tout à fait digne de son nom. La fortune amassée diminua d'autant plus rapidement que la source en était tarie, car toutes les tentatives faites pour rendre au puits son ancienne abondance n'eurent d'autres résultats que d'absorber beaucoup d'argent. Bientôt une partie du champ acheté dut être vendue, puis le reste, puis le jardin, enfin la maison elle-même. Les horloges à musique ne furent sacrifiées que le plus tard possible, car on ne les mit aux enchères que quand les armes précieuses, les vêtements magnifiques, les superbes tableaux et les meubles splendides eurent été vendus à des prix dérisoires.

Jovicza se trouva dans une bien triste situation, plus misérable encore que lorsque le *Fale gale* s'était créé sa déplorable réputation. Personne ne voulait rien lui prêter ; ses vêtements pendaient en haillons sur son corps et quelques mois de misère et de privations avaient eu raison des charmes de la gentille Annicza.

Vint l'hiver glacé, la terreur du pauvre, et Annicza qui, l'année précédente, commandait encore à deux serviteurs, s'en allait maintenant dans la forêt ramasser des branches mortes, pour qu'une maigre flambée réchauffât au moins le soir la pauvre chaumière. Et Jovicza eut faim, il eut froid, et il se traita lui-même de misérable insensé pour n'avoir pas, au temps de l'abondance, mis de côté au moins une czondra neuve.

Au même instant la porte s'ouvrit et Annicza entra le visage brillant et coloré par la bise et la joie : elle apportait la vieille czondra en disant :

— Il fait très froid et le vieux manteau te ré-

chauffera bien lorsque tu descendras travailler dans les puits.

— Oh ! quelle bénédiction dans le malheur que de posséder une épouse soigneuse ! pensa Jovicza en se drapant dans le vieux manteau.

Puis il descendit dans la mine et recommença son infernal travail.

PAUL CHAMP-RIGOT.

THÉÂTRE ROYAL

LE "CITY CLUB"



Il y a grande affluence au Théâtre Royal. De très jolis costumes, de très remarquables actrices, une grande variété de scènes, tableaux vivants, chants et danses, tel est le bilan de la représentation.

Mlles Fanny Everett, Keitty Wells et Grace Langley ont particulièrement obtenu les applaudissements de la salle, et les acteurs nègres Lowry et Evans, Lew Hawkins ont créé une hilarité générale par leurs dialogues et monologues d'à-propos et leurs chants comiques.

C'est une amusante représentation où le spectacle, peut-être un peu trop nature, tient la plus grande place et n'en paraît pas moins extrêmement populaire.

La semaine prochaine on jouera : "Last Mail."

QUEEN'S THEATRE

"HERRMANN"

Le nom d'Herrmann a suffi pour attirer au Queen's Théâtre, une foule de spectateurs. De tout temps, le public a été avide du mystérieux et du merveilleux. L'annonce promettait beaucoup en ce genre : Magie blanche, magie noire, nécromancie, tours de passe-passe, le bilan contenait de tout et le grand prestidigitateur n'a pas trompé sa clientèle.

On pourrait dire qu'il a perfectionné son art. Ses mouvements de main rapides comme la pensée échappent à l'observateur le plus attentif et on pourrait presque croire que ce maître a à son service quelques intermédiaires invisibles qui se plient à ses volontés.

Herrmann s'est dit hypnotiseur et il semble l'avoir prouvé. Sous des passes magnétiques, Mme Herrmann a paru bel et bien endormie. Ses poses et son sommeil ont été très naturels et rien n'a paru simulé. Le tableau du "Rêve de la jeune esclave" est dû à Herrmann. Bien souvent ce tableau a été plagié, mais jamais donné avec autant de vérité que par lui. Le sujet, Mme Herrmann, n'ayant qu'un bras appuyé, se tient en équilibre, dort pour ainsi dire en l'air, sans efforts, sans aucun autre appui visible qu'une simple perche et obéit au commandement du magnétiseur. Le spectacle est intéressant, surtout par la grâce des poses et la beauté de l'allégorie.

Quant aux autres illusions, "Le Mystère de l'émigration chinoise," "La Statue d'argent," elles sont simplement merveilleuses. Herrmann est le maître de prestidigitateurs de l'époque.

Très fin et très spirituel causeur, il a tenu son auditoire en hilarité. Possédant son art à un degré qui touche à la perfection, il a étonné les plus incrédules et tout le monde s'est retiré enchanté d'une des plus intéressantes soirées qui aient été données au Queen's, cette saison.

VERS TRAGIQUES RIDICULES

Continuons la série des proses burlesques. Que M. Hugues Le Roux, le brillant conférencier, me permette de lui signaler celle-ci, qu'il devrait bien effacer d'une prochaine édition de son *Enfer parisien*. Il s'agit, je crois, d'un jockey anglais :

Son père était jockey, sa mère était morte.

M. Sarcey a aussi écrit dans un savoureux feuilleton du *Temps* :

Il agite sur son casque un panache absent.

Il s'est inspiré évidemment, ce jour-là, de la phrase classique bien connue de tous les collégiens :

Je vois ici beaucoup d'élèves qui n'y sont pas.

Et que dire de la logique merveilleuse de cette romance intitulée : *L'aveugle*, qui valut jadis un brillant succès (de chanteur) à un de nos plus jeunes et plus étincelants journalistes :

Mon Dieu, je l'aime tant, qu'en soupirant pour elle, Je demande au Seigneur qu'elle ne m'aime pas !

— Après avoir défendu Scribe d'avoir écrit sérieusement des vers qui n'étaient en réalité qu'une plaisanterie, je suis un peu tenté de défendre le P. Malebranche contre l'attaque de M. Léo Claretie. Notre spirituel collaborateur nous dit :

On connaît l'ode de Malebranche :

Il nous fait, aujourd'hui, le plus beau temps du monde, Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Ce n'est point dans une "ode" — il n'en composa jamais — que le célèbre métaphysicien aurait inséré ces vers. Défié par des amis qui lui reprochaient de ne rien entendre à la poésie, il aurait lâché, en manière de réponse, la boutade ci-dessus, en disant aux rieurs :

Vous, gens du métier, passez-moi mes deux vers ; vous en faites tous les jours qui ne valent pas mieux.

(*L'Intermédiaire.*)

LES TISSUS IMPERMÉABLES AUX BALLEES

INVENTION NOUVELLE RENOUVELÉE DES GRECS

On parle beaucoup de l'invention d'un tissu impénétrable aux balles des fusils les plus perfectionnés du jour.

Cette cuirasse, aussi légère que résistante, est une invention renouvelée des Grecs et dont le général athénien Iphicrate est l'auteur. Voici ce qu'en dit Cornélius Népos :

Iphicrate augmenta la longueur des piques et des épées, et, pour diminuer le poids des cuirasses d'airain et de fer, il les fit faire en toile de lin durci dans du vinaigre mêlé de sel.

Les balles sont plus pénétrantes que les flèches, mais c'est une question de plus ou de moins. Une cuirasse en étoffe salée et vinaigrée plus épaisse que celle d'Iphicrate pourrait être une défense contre les balles comme les cuirasses athéniennes l'étaient contre les flèches.

RENÉ DE SEMALLÉ.

AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS

Lui. — Qu'est-ce donc que tu lis ?

Elle. — Deux lettres de toi, mon cher.

Lui. — Qu'est-ce qui peut y avoir dans celle de quarante pages ?

Elle. — C'est celle que tu m'as écrite un an avant notre mariage quand j'ai eu un petit mal de gorge. L'autre, celle d'une page, tu me l'as écrite l'an dernier quand j'ai failli mourir.

LE FACTEUR RURAL

I

C'était un solide gaillard.

Grand, fort, bien bâti, il portait haut la tête, une tête blonde comme celle d'un enfant, avec des yeux bleus francs et droits, une bouche toujours prête à rire et une moustache rousse crânement retroussée.

Tout le monde le saluait au passage d'un signe de tête ou d'un bonjour amical, et les paysans le laissaient souvent entrer dans leur ferme pour manger un morceau sur le pouce ou pour boire un verre de leur vin guilleret.

Il mangeait et buvait debout, les yeux fixés sur l'horloge qui manque rarement dans les salles basses, et quel que soit le temps qu'il faisait, il repartait toujours de bonne humeur avec sa chanson sur les lèvres.

Tout le monde le connaissait et tout le monde l'aimait, depuis, Mougy, la ville coquette et fleurie, jusqu'aux Salves, le village enfoui au fond des montagnes comme un nid tombé, et quand on parlait de lui, on disait :

—C'est un brave !

Certes.

La médaille militaire, brillante comme au premier jour où il la reçut, étincelait sur sa poitrine et posait encore comme un rayon de gloire sur son humble blouse de facteur rural.

Et il en était fier, allez ! Au moins, on savait ainsi qu'il avait servi sa patrie et que c'était là-bas, dans quelque pays lointain, en combattant, qu'il avait laissé son bras gauche...

Car il était infirme, le pauvre, et la manche de sa blouse, pliée en deux, s'arrêtait juste à la hauteur de la médaille.

—Bonjour, mon brave ! lui criaient les gens quand ils le voyaient passer de leur maison ou de leurs champs ; bonjour, mon brave !

Et ils avaient raison, car c'en était un.

II

Un rude métier que celui de facteur rural et quand on y songe, on s'apitoie sur le sort de ces malheureux hommes, qui, malgré les intempéries des saisons, malgré la grande chaleur des étés ou la gelée des hivers, s'en vont par monts et par vaux, traversent les bois et les ravins, gravissent les montagnes et font quelquefois trois kilomètres sous un soleil ardent ou sous la neige épaisse pour apporter dans quelque chaumière un bout de papier qui tient si peu de place dans leur havresac.

C'est un rude métier, et si peu rétribué encore ! Huit cents francs par an, de quoi ne point mourir de faim, pour marcher du matin au soir, se meurtrir aux pierres des chemins, se déchirer aux ronces des bois, se brûler le sang au feu de juin et se glacer au givre de janvier.

Eh bien, malgré tout, Pierre Ladello l'aimait, ce métier, et il n'aurait pas voulu en changer, lui aurait-on offert de doubles appointements pour un travail moins pénible. Il l'aimait et rien ne l'épouvantait ; ni la longue traite à fournir, ni la pluie qui le trempait jusqu'aux os, ni la neige qui l'enveloppait de son suaire, ni le vent qui le poursuivait de son hurlement, il ne craignait rien, il ne redoutait rien...

C'est que, à moitié chemin de Salves et de Mougy s'élevait une maisonnette à toit de briques, une pauvre petite maison isolée sur le seuil de laquelle une jeune fille se tenait debout, l'attendant au passage, et il entraînait toujours se reposer quelques minutes dans la salle basse, l'été pleine d'une ombre fraîche, l'hiver remplie des clartés de l'âtre.

Il causait un instant avec la maman, embrassait la jeune fille sur le front et repartait.

C'était sa fiancée.

Ils devaient se marier aux premiers beaux jours, à l'avril précoce qui met des chansons dans les branches et passe aux églantines délicates leur robe couleur d'aurore.

Ils l'attendaient, ce doux mois d'avril, avec une grande impatience, ils l'appelaient de tous leurs vœux et formaient déjà maints projets d'avenir.

Seraient-ils assez heureux ? dans leur modeste

LE BONHEUR DE TROUVER UN FER A CHEVAL



I

Lutuilippe. —Pristi ! Voilà la veine qui me revient. Un fer à cheval avec l'ouverture de mon côté !



II

—Si je ne t'ai pas gagné, d'ici à dimanche, cette bague en brillants de l'autre jour, je veux être pendu !



III

— Il paraît que c'est là que ça se met.



IV

— Oh ! malheur !



V

— Oihioi... ioi... ioi !



VI

— C'est donc au bas de la porte qu'il faut le placer !



VII

— Imbécile ! Tu ne voyais pas qu'il y a un fer à cheval !



VIII

— Maudit fer ! Voilà le cas que je fais de toi. File !



IX

Le sergent de ville. — Au meurtre !



X

— En voilà un qui n'en sortira pas pour des prunes !



XI

Lutuilippe. — Pas un mot de plus. Les voilà, vos dix dollars.



XII

— Cette fois, mon bon, tu peux te fouiller.

III

intérieur ; ils auraient plus de joie que les riches et les puissants, car ils possèderaient la paix du cœur, la tranquillité d'esprit et leur tendresse mutuelle.

Malgré leur pauvreté, ils ne souffriraient point. Le bon Dieu qui veille sur chacune de ses créatures, sur la plus infime comme sur la plus altière, leur viendrait en aide. Il permettrait que le travail ne chôme point et récompenserait ainsi leur vaillance.

Et le soir, ils se reposeraient des fatigues de la journée avec un hymne de reconnaissance dans le cœur et une prière sur les lèvres.

Tout cela viendrait à cette époque du renouveau, dans ce premier mois printanier qui fait éclore les fleurs et dont le nom vibrait à leurs oreilles comme une musique délicieuse.

Avril ! avril !

Avril revint et cria brusquement :

— Me voici !

Aussitôt, pour lui faire place, la neige qui couvrait encore la campagne disparut, et il put, à son gré, jeter les fleurs dans la mousse, accrocher des nids dans les arbres, et montrer en riant sa tête nimbée de rayons à travers le jeune feuillage.

Il apporta avec lui la bonne chaleur qui reconforte les hommes et fait croître les plantes, et il mit un rêve de plus dans le cœur de Pierre Ladello et dans celui de sa promise.

Il fallait voir de quel pas léger le facteur rural arpentait maintenant les chemins débarrassés de givre et de glace et de quel sourire radieux Suzanne l'accueillait.

Ils devaient s'épouser à la fin du mois et déjà

la jeune fille travaillait à sa robe de mariée, une belle robe de cachemire bleu, au corsage de laquelle elle épinglerait un bouquet d'oranger enrubanné.

Pierre avait commandé un habillement neuf, qui lui servirait ensuite pour les grands dimanches.

Et la maman priait Dieu dans le fond de son cœur de bénir leurs projets et de bénir leur union prochaine.

IV

L'avril qu'ils attendaient avec tant d'impatience devait apporter un deuil...

Voici :

Un jour, Pierre arriva plus tard que de coutume à la maisonnette de sa fiancée. Si le soleil avait fait croître les fleurs, il avait aussi fait fondre les neiges, et maintenant les ruisseaux semblaient métamorphosés en petites rivières. L'un d'eux surtout, celui que d'ordinaire il traversait presque à sec, s'était subitement gonflé à ce point que le facteur rural avait dû faire un très grand tour et changer une partie de son itinéraire.

Il trouva Suzanne inquiète de ce retard involontaire, et ne put la faire sourire comme de coutume.

Pourquoi ?

Sans doute parce que, ayant passé plus de temps en route, il pouvait à peine aujourd'hui s'arrêter auprès d'elle.

Un baiser seulement à sa fiancée et déjà il repartait. Ne fallait-il pas qu'il arrivât à l'heure exacte pour l'arrivée du courrier ? Il ne portait qu'une lettre cependant, une seule, mais elle pressait, elle était chargée.

— Eh ! garçon ! lui avait crié un paysan comme il passait devant la ferme, prends-moi ça, veux-tu ? tu m'éviteras d'aller à la ville.

— Je veux bien, père Marianne.

— Et prends garde qu'on ne te vole en route, y a gros d'argent là dedans, sais-tu, continua-t-il, en lui remettant l'enveloppe sur laquelle l'adresse s'étalait en mauvaise orthographe.

— Oh ! n'avez crainte ! répondit le facteur. D'abord il n'y a point, que je sache, de brigands dans le pays, ensuite j'ai mon joujou, tenez...

Il montra un revolver qui ne le quittait pas dans ses longues courses.

MUSIQUE DANGEREUSE



Madame de Lahautegamme. — Ma chère, j'arrive du concert. Quel artiste que ce Paderewski ! Tout l'auditoire était pendu à ses doigts.

Charles Lecyrique. — Tous pendus ! Quelle puissance d'exécution !

— A la bonne heure ! reprit le paysan, me voici tranquille. Ce soir, à ton retour, tu viendras boire un coup, je t'attendrai. Ah ! fit-il, j'oubliais. Elle arrivera bien demain de bonne heure, point vrai, cette lettre ?

— Oui, certainement.

— C'est pour le fi ! tu vois...

— N'avez crainte ! répéta-t-il.

Et il partit avec cette seule lettre dans son sac de cuir, marchant plus vite, car il avait déjà du retard, et que la lettre devait être expédiée par le prochain courrier, afin d'arriver le lendemain au fi du bonhomme.

V

Suzanne le regarda s'éloigner. Elle l'aimait tant, la chère créature, que, malgré son infirmité, aucun homme n'eût été aussi beau à ses yeux, et

elle pensait : " Bientôt je serai sa femme ", avec une indicible joie.

Voici que tout à coup un cri retentit qui, traversant l'air, arriva jusqu'à elle.

Pierre l'entendit aussi, car il se retourna brusquement, croyant peut-être qu'il venait de la maisonnette ; mais, voyant Suzanne sur la porte, il continua sa route en écoutant encore.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'un autre cri, un appel désespéré, parvint à ses oreilles.

De nouveau, il s'arrêta, se demandant d'où il venait.

Mais la jeune fille courait déjà vers le ruisseau des Aygues, dont on apercevait la passerelle dans le pré voisin.

— Pierre ! Pierre ! c'est ici !

Il l'eut rejoint en moins de deux minutes, et tous deux se penchèrent anxieusement sur l'eau devenue bourbeuse, profonde en cet endroit et très rapide.

— Pourtant, dit-il, on a crié... Peut-être n'est-ce pas ici ?

— La voix venait bien de ces côtés, assura-t-elle ; et... tenez... là, voyez, Pierre, qu'est ce que c'est qui flotte sous l'eau ? On dirait... on dirait un chapeau.

Il se pencha plus avant et, à l'aide d'une gale, retira effectivement un chapeau d'enfant que Suzanne reconnut aussitôt.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, murmura-t-elle, c'est le petit Toine Marchand qui est tombé là ! Je l'ai vu passer tout à l'heure, et c'est bien son chapeau. Mais que faites-vous, Pierre?... Est-ce que vous allez...

Il ne lui donna pas le temps d'achever sa phrase.

— Prenez mon sac, vite, Suzanne, et portez la lettre s'il le faut... lui dit-il, je vais sauver l'enfant.

Avant même qu'elle pût le retenir, se cramponner à lui, car il y avait un véritable danger pour Pierre à se hasarder ainsi, infirme comme il était, il se jetait à l'eau sans réflexion, avec cette seule idée présente à l'esprit : ramener le petit.

Le ramener ! Ah ! bien oui ! il le trouva bien cependant, mais le moyen de remonter à la surface avec cette main crispée qui serrait la sienne et paralysait ses mouvements !

Encore, s'il avait eu ses deux bras ! Il lutta, fit

LES NOURRISSONS A TRAVERS LES PAYS ET LES AGES



Le viroulet.



Le sac.



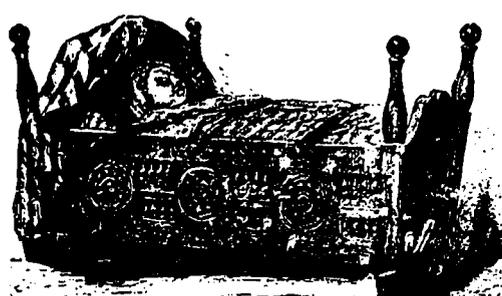
Nourrisson lorrain.



Tronc d'arbre évidé.



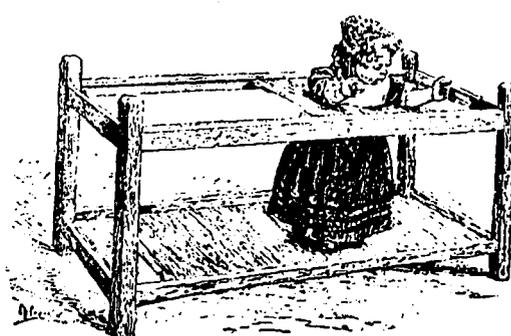
Sac de meneur.



Berceau breton.



Maillots du Finistère.



Châssis à glissières.

(Le Petit Français Illustré.)

LES DÉCEPTIONS DE LA GRANDEUR

des efforts surhumains, mais l'enfant, dans le spasme de l'agonie peut-être, serrait, serrait... Il ne pouvait même pas, le malheureux, lui faire lâcher prise, et il se sentait à bout de force, épuisé, entraîné par le courant.

—Au secours! au secours! cria Suzanne.

Mais la campagne était déserte, les maisons éloignées et personne ne l'entendit.

—Au secours! répéta-t-elle.

Hélas!

Elle restait là, les yeux fixés sur cette eau qui l'épouvantait, et compta les secondes aux pulsations de son cœur.

Mais les secondes, les minutes se succédèrent le temps passa et le malheureux garçon ne remonta pas.

Alors, croyant peut-être qu'il reviendrait plus loin, elle se mit à courir le long du ruisseau démesurément grossi.

—Et... et le sac? pensa-t-elle soudain.

Elle revint sur ses pas, le prit, le serra sur sa poitrine, comme s'il restait encore après lui la chaleur du corps disparu, et reprit sa course affolée.

Comme elle ne rencontra personne qui pût lui venir en aide, et qu'il n'y avait plus à s'illusionner sur le sort de Pierre, elle courut ainsi presque sans s'arrêter jusqu'à la ville et les employés de la petite poste la virent entrer au milieu d'eux, effarée, les yeux hagards.

—Voici, dit-elle en tendant le sac, il y a là-dedans une lettre dont Pierre m'a parlé, elle est chargée; comme... comme il est mort... noyé, si je ne l'avais pas apportée, on... aurait pu croire peut-être qu'il était... parti avec... cette lettre. Je... je n'ai pas voulu... qu'on croie ça!

On la fit asseoir, on la questionna, on essaya de la rassurer et, l'alarme étant donnée, on alla immédiatement faire des recherches qui firent découvrir le corps du malheureux garçon non loin de Mougy. Celui de Toine, aussi, car l'enfant serait encore la main du noyé.

Il y a des années que cela s'est passé. Suzanne vit encore, mais elle est restée fidèle à la mémoire de son fiancé et, dans la maisonnette où chaque jour en passant, il s'arrêtait, elle vieillit, gardant pieusement au fond de son cœur le souvenir du pauvre facteur rural.

JEAN BARANCY.

Ripon's Tabules prolong life.

LEÇON D'HISTOIRE SAINTES



L'institutrice. — Qu'y a-t-il de particulier à propos de Moïse?

L'élève. — Il avait un pouce qui pesait une livre.

L'institutrice abasourdie. — Hein! Que dis-tu là?

L'élève. — C'est maman qui le dit. Chaque fois qu'il met le pouce sur la balance, ça pèse une livre de plus.

L'institutrice. — De quel Moïse parles-tu?

L'élève. — De Moïse Juret, le boucher.



I
Le saltimbanque. — Me voilà dans un joli pétrin. Le géant chinois est malade.

Le coiffeur. — Bah. Mais je vais le remplacer.

Saltimbanque. — Hein!

II
Le géant improvisé

III
Et la manière dont il avait été improvisé.

LE GUÉRISSEUR DE SORTS

Le cadi, la ceinture un tautinet défilé, pour digérer à l'aïge les couscouss dont il s'était empiffré, était assis au pied du gros frêne du marché. Il feuilletait ses grimoires, la lèvre pendante, la tête enfoncée entre les bourrelets de chair que formaient ses épaules. Autour de lui une centaine de kabyles noirs maigres et sales, se poussaient houleusement pour admirer le gros homme capable de lire couramment dans tant de paperasses.

Après quelques mots marmottés à voix sourde, le cadi prononça plus haut, en traînant la fin des phrases: "Au nom du Dieu puissant et miséricordieux! Les biens de Saïd ben Ali Naït Mahomed ou Kaci, tels qu'ils sont connus de tous, saisis par autorité de justice, sont mis en adjudication publique, ils demeureront la propriété du plus offrant et dernier enchérisseur. Outre les frais, la mise à prix est de trente duros!"

Un long silence suivit: "Il n'y a pas d'acquéreur!" dit enfin le bon homme d'un ton de regret. Une poussée plus forte se fit sentir dans la foule du public et un petit homme grisonnant, sec comme une tige d'orge en août, portant le costume bleu des turcos, se campa d'un bond en face du grave magistrat, en criant: "Il y a un preneur!"

L'assistance regarda un moment avec stupéfaction: puis les anciens reconnaissant le sergent Larbi ou Saïd, dont on avait annoncé la mise à la retraite, se précipitèrent sur lui la bouche pleine de salamalecs.

Pendant le brouhaha, on entendit vaguement, le gros Cadi, enchanté d'être débarrassé de l'affaire où il pensait perdre ses frais, soupirer entre deux hoquets (je mets "hoquets" par politesse): "Adjugé!" Le sergent Larbi ou Saïd fut donc moyennant la somme de 150 francs, déclaré adjudicataire des biens de Saïd ben Ali, tels qu'ils sont et se comportent, c'est-à-dire, une maison ayant jadis servi d'azib au caïd Ali, 3 journées de labour, 300 figuiers, 10 pieds de frênes et cinq oliviers, le tout arrosé par une forte source.

Le marché était bon, mais personne n'avait l'air de comprendre pourquoi Larbi avait acheté la terre ainsi vendue. Au fond, il ne le savait guère lui-même: une idée de tirailleur guilléré, le désir d'étaler les belles pièces provenant de sa masse et de ses primes. Peut-être aussi croyait-il ne pas être déclaré adjudicataire et avait-il simplement trouvé originale cette façon de se présenter à ses coreligionnaires civils après une longue absence?

Les kabyles le regardaient en ricanant pendant qu'il payait entre les mains du cadi le prix d'acquisition.

Larbi s'étonnait du bon marché, de la belle affaire qu'il avait faite; le cadi le complimentait narquoisement, lorsque ses deux frères cadets s'approchèrent lui.

Ils l'emmenèrent à l'écart et le questionnèrent: était-il vrai qu'il avait acheté la terre de Saïd? — Eh oui, répondit joyeusement Larbi, je crois même l'affaire bonne; ce terrain valait au moins 3,000 francs autant que je me le rappelle! — Sans doute, sans doute, répondit-on, il vaut plus encore, mais... — Mais quoi? dit le sergent. Le frère interrogé baissa la tête et cluchotta à l'oreille du tirailleur: La maison a un sort! — Larbi, un moment interloqué, se prit à rire en se tenant les côtes. Les deux frères très graves, répétèrent en chœur: La maison est hantée!

— Hantée? et par qui, dit le sergent incrédule. — Par l'ancien propriétaire, celui auquel les Français ont coupé la tête et qui demande probablement vengeance: il revient, nous te l'assurons et tous ceux qui ont essayé d'habiter son immeuble, ont eu maille à partir avec lui et ont mal fini!

Allons donc fit Larbi haussant les épaules, ce n'est pas à un vieux turco comme moi qu'on fait avaler de pareilles stupidités. J'ai acheté la terre, l'affaire est bonne, je la garde et, j'habiterai la maison!

— Allah! Rebbi! ne fais pas cela, mon frère, c'est tenter Dieu!

— Dieu ou le diable, si tu veux; n'empêche que je passerai ma première nuit au pays dans la maison qui m'est échue et que j'ai payée. Si le diable vient, je lui tricoterai les côtés comme à un simple autrichien.

Malgré les protestations de ses proches, le sergent se rendit en sa nouvelle propriété, envoya chercher une natte pour s'y coucher et passa, en l'attendant, l'inspection de son domaine. Les arbres étaient verts et vigoureux, les séguias en bon état et les plates bandes pleines de légumes favoris des kabyles: oignons, citrouilles, concombres, le tout pêle-mêle avec quelques pieds d'amaranthes crêtes de coq, que les ménagères mettent dans la viande pour l'attendrir, disent elles.

Larbi s'étonnait de ce beau désordre et demanda railleusement si c'était le revenant qui prenait soin de ce jardin si bien tenu.

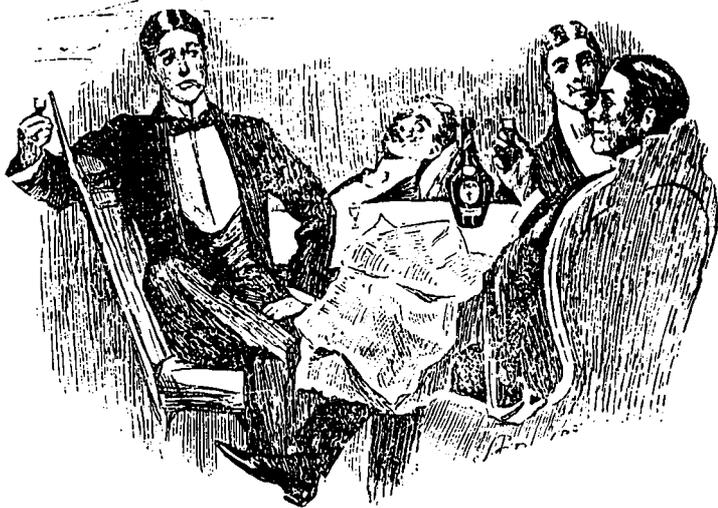
Sans doute, lui répondit-on, car personne n'y met plus les pieds; la vieille Zouina qui l'avait loué au Beylik, a dû, après l'avoir planté, l'abandonner devant les vexations du chitane. Les légumes continuent à pousser et disparaissent la nuit sans qu'on puisse savoir qui les enlève. Le neveu de Zouina Salem, a monté la garde pendant dix nuits avec un fusil chargé d'une balle d'argent pour rompre le maléfice.

Il n'a jamais rien vu!

— Ah! fit le tirailleur. Eh bien, je vais le "carotter" ton revenant, voilà des concombres qui sont à point.

Pour qu'il ne les enlève pas cette nuit, je vais me les offrir.

LE SPIRITISME ENFONCÉ



Lucarneau. — J'en ai assez de vos théories sur le spiritisme, l'évolution et la transmigration des âmes. J'ai voulu dire à ma femme, l'autre jour, qu'elle avait sept corps. Elle s'est tout de suite achetée sept robes.

Aussitôt dit, aussitôt fait, Larbi cueillit les fruits les plus volumineux et en mangea à satiété, mordant à même, se pouléchant du jus frais qui en découlait. Ses proches regardaient stupéfaits de tant d'audace et ne voulurent point prendre part à ce repas quasi sacrilège.

Vers le soir, on apporta le repas que Larbi couronna encore de ses cucurbitacés favoris et, ayant renvoyé tout le monde, fort peu crédule, persuadé que le fantôme n'oserait point braver un fier lascar comme lui, il s'allongea sur la natte. Des parents lui faisant de nouvelles observations, affirmant que tous ceux qui avaient couché là en étaient devenus malades de peur, il déclara, pour avoir la paix, qu'il avait un secret infailible pour éloigner les revenants et guérir les sorts.

Larbi s'endormit d'un sommeil pénible et agité. Vers minuit, il s'entendit appeler rudement : "Larbi ! Larbi !"

— Sapristi, pensa-t-il, mais c'est la voix de mon capitaine, du capitaine *Kif-Kif* tué à Magenta et qui m'a si souvent fait coucher au bloc !

— Larbi ! Larbi ! répéta la voix.

Le tirailleur n'hésita plus.

Présent, mon capitaine, répondit-il, en sautant à bas du lit.

... dans le simple appareil
D'un kabyle qui vient d'échapper au sommeil...

Machinalement, par habitude prise, il se tint raide, les talons unis, les pieds en équerre, la tête droite, les yeux fixés à quinze pas devant lui, les coudes au corps, le petit doigt sur la couture du pantalon, qu'il n'avait pas... Il commençait à être vaguement inquiet.

Comment ce diable de *Kif-Kif* était-il revenu ? c'était pourtant bien lui qui avait eu la tête emportée là-bas. Assurément c'était un rêve. Pourtant *Kif-Kif* était là, portant par une mèche de cheveux, comme un falot d'ordonnance, sa tête demi-écrabouillée et qui parlait :

— Tu vas descendre à l'ours, dit-il, pendant deux jours, espèce d'hallouf.

— Mais, mon capitaine !...

— C'est kif-kif, descends ou tu as deux jours de plus.

— Mais...

— Deux jours encore !

Mais, mon pantalon !...

— Tu auras huit jours, tout ça, c'est kif-kif bourriquot ! allons, en avant... arche !...

Le capitaine *Kif-Kif* fit passer Larbi devant et le promena à travers toutes les chambres de la maison qui parurent au malheureux très nombreuses et très vastes. Pourtant en entrant, dans la maison, il n'avait vu qu'une seule pièce, celle où il couchait. C'était à n'y rien comprendre. La tête du capitaine continuait derrière à indiquer les changements de direction : Par file à droite ! par file à gauche ! en avant... arche ! !

Alors le fantôme, car c'était bien lui, poussa un ricanement strident, appuya un doigt de glace sur la poitrine de Larbi et le précipita dans... dans... la fenêtre.

Larbi poussa un cri aigu et se réveilla. Il était bel et bien dans son lit.

Les parents, qui n'avaient point voulu, malgré tout, l'abandonner au sort terrible qu'ils prévoyaient et s'étaient cachés, non loin de l'azib, entrèrent égarés en criant : "Qu'est-ce qu'il y a ?" puis roulèrent en voyant ses yeux égarés.

Comprenant qu'il y avait là une vengeance du revenant ils commencèrent à railler. Larbi avait repris son sang froid, il pensa que s'il ne trouvait point un expédient, sa réputation était à jamais perdue. Toujours couché, il se retourna d'un air irrité vers les arrivants : "Eh bien ! quoi ? que faites vous ici, tas de "gougniafiers !" fichez moi la paix, vous êtes revenus pour surprendre mon secret, mais vous ne l'aurez pas, allez, filez vite ! — Mais pourquoi as-tu crié ! pas du tout, c'est le cri du fantôme en s'enfuyant. — Il s'est donc enfui ! — Mais sans doute, et il ne reviendra plus — Ah ! certes, je m'explique cela, réfléchit tout haut l'interlocuteur.

Les parents étaient convaincus et sortirent. Larbi, après quelques soins de toilette, se demanda ce qui avait pu lui arriver. Evidemment, il avait rêvé, pourtant il était certain que quelqu'un était entré dans le gourbi et l'avait appelé. C'était le fantôme, sans doute.

Il fit le tour de la chambre, observant tout minutieusement et aperçut au-dessous d'une petite ouverture non fermée servant de fenêtre quelques gravats fraîchement tombés, puis des traces de pas, encore humides de la boue du jardin.

Un homme parfaitement vivant sans doute était entré et avait joué le rôle du revenant. C'était probablement une personne qui avait jeté son dévolu sur la propriété et ayant intérêt à ce qu'elle restât inoccupée. Elle était entrée dans le gourbi pour effrayer le nouveau propriétaire. Celui-ci obsédé par un rêve causé par une belle indigestion, s'était levé et avait poussé un cri qui avait fait fuir le fantôme improvisé.

Larbi, après ces réflexions, s'en fut chercher une forte perche de chêne, y tailla une belle matraque d'un mètre de long, se dissimula derrière un grand conif en terre après avoir étendu ses effets sur la natte et attendit.

Au bout de deux ou trois heures, une tête, celle du propre neveu de l'ancienne locataire, la vieille Zouina, apparut à la fenêtre et regarda de tous côtés. Le tirailleur avait compris. Salem, peu fortuné, avait pris à tâche d'éloigner les amateurs de la propriété saisie par le beylik français ; il pensait bien en faire tôt ou tard l'acquisition à bon compte quand tout le monde y aurait renoncé et jouir probablement du fruit de sa ruse.

Il se retira doucement, passa les pieds devant et se coula le long du mur, le dos nu du côté de Larbi. Celui-ci, lorsque Salem fut près de toucher terre, bondit sur lui et de sa matraque, lui administra une volée d'autant plus douloureuse que le patient n'osait crier de peur d'attirer l'attention des parents qu'il avait cachés non loin de là.

Larbi l'ayant relâché lorsqu'il jugea la correction suffisante, lui murmura à l'oreille : Pour cette fois, c'est assez, mais si tu reviens tu auras double ration.

Le revenant se le tint pour dit et remonta par la fenêtre aussi lestement que lui permit son dos endolori. Le tirailleur se coucha enfin et son azib fut radicalement guéri.

Ses parents lui firent une grande réputation de guérisseur de sorts et tout le pays ne parla bientôt plus que du destructeur de maléfices, le célèbre

Larbi qui avait rapporté de France un remède absolument efficace, le seul souverain...

Toutes les personnes qui se croyaient ensorcelées — et elles sont nombreuses en Kabylie — tous ceux dont les arbres étaient charmés, les maisons hantées, s'adressaient à lui. Il y gagna de plantureux repas, de beaux duros et une réputation de saint et de sage. — C'était le casuel.

Il mourut encore vert, trop jeune, hélas ! comme ceux que Dieu aime, d'une indigestion prise pour guérir la maison de Dada Kassi, le vieux tourneur en bois, qui, elle aussi, était hantée par un serpent qui tétait les vaches.

Il laissa deux fils, mais il n'eut point le temps de faire connaître tout son secret. Ils héritèrent donc de ses grands biens, mais non de sa puissance sur les choses occultes.

RAFRAICHISSANT SA MÉMOIRE

A Chicago :

Mr. Jeunemarié. — Voyons, chéri ; n'as-tu pas déjà été mariée ?

Mde Jeunemarié. — Mais oui ; avec toi dans l'hiver de 1888.

Mr. Jeunemarié. — Il me semblait aussi que je t'avais déjà vue.

RIEN QUE POUR SAVOIR

Le père (à sa tendre épouse). — Moi, Adèle, je juge toujours un jeune homme par la première impression qu'il me cause, et je me trompe rarement.

Le jeune René (le quinzième de la famille). — Dis donc, papa, quelle impression t'ai-je faite, quand tu m'as vu pour la première fois ?

THÉÂTRE EMPIRE

"LES DEUX ORPHELINES"

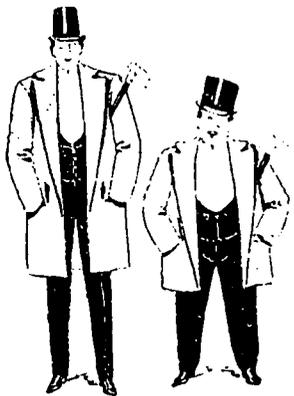
La troupe franco-canadienne fait des progrès immenses ; elle est devenue plus qu'une troupe d'amateurs et elle a mérité hier soir les applaudissements de la foule qui remplissait le théâtre Empire. Mlle de la Sablonnière a tiré vingt fois les larmes à ses auditeurs ; elle a joué en véritable artiste. Nous n'entreprendrons pas de parler de tous les rôles de ce drame émouvant ; en général ceux qui en avaient été chargés s'en sont acquittés avec un talent remarquable. La troupe s'est adjoint plusieurs nouveaux acteurs qui figurent avec avantage sur les planches, outre autres la jeune et attrayante madame Belcourt, qui a débuté hier soir et qui, pour son début, a enregistré un succès.

La philosophie de l'Exposition de Chicago

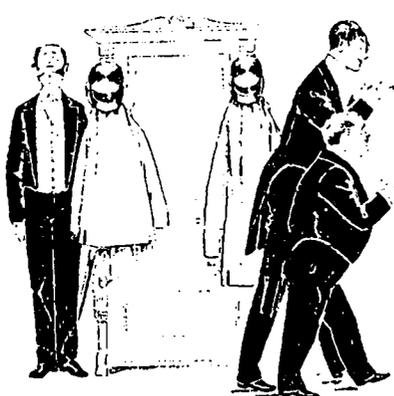


Les princes du Commerce, dégâtés. — Nous nous éreintons à donner aux arts et à l'industrie des produits qui feront la gloire de nos villes ; et dire que ces bêtes-là, ça vient d'elles-mêmes bâtir une grande cité !

DÉGOUTÉ DES CLUBS



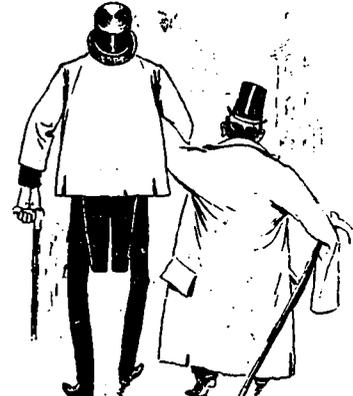
I — J'étais entré au club Saint-Jacques avec mon ami Pintochar. pas le petit, celui qui a six pieds trois pouces.



II — J'étais un peu nerveux, car ce soir-là, il y avait un ministre, deux juges et des banquiers tout plein.



III — Du plaisir à en revendre jusqu'au matin ; mais quand il fallut passer par le vestiaire, il ne restait qu'un petit paletot pour Pintochar et un grand, trop grand pour moi.



IV — Franchement, j'avais honte de passer dans les rues, jamais je n'y retournerai.

MEDJMAH

C'était la princesse Medjmah, fille de Yamsef Pacha, ancien dey d'Alger. Elle était étrangement belle de cette beauté des femmes d'Orient, faite à la fois de majesté et de charme. Sa démarche était une harmonie. Quand elle glissait sur les dalles de marbre, traînant ses petits pieds dans ses babouches dorées, on ne pouvait évoquer l'image d'une plus captivante déesse.

C'est ainsi qu'elle apparut à René de Mireil, un soir d'été, alors qu'elle faisait sa promenade quotidienne sur la terrasse de son palais de Mustapha, à l'heure où le soleil venant de disparaître, le crépuscule si court et si vaporeux de nos jours d'Afrique donne à toutes choses l'attrait insaisissable d'un pays de fées.

Drapée dans ses longs voiles, elle ne laissait voir de son visage que ses yeux noirs immenses et profonds avivés par le kohl.

René arrivait à Alger, très jeune encore, très enthousiaste et tout à fait neuf aux impressions de rêve qui vous prennent sans qu'on y songe dans cette nature enveloppante où on se laisse vivre sans essayer de lutter contre la destinée. Il s'installait ce jour-là dans la villa voisine du palais et venait, lui aussi de monter sur sa terrasse quand il aperçut la silhouette exquise de Medjmah se profiler sur le ciel bleu.

En curieux d'abord il examina longuement la marcheuse voilée, s'étonnant de sa grâce et admirant cette élégance voilée.

Au bout d'un instant, attirée sans doute par la fixité du regard dirigé sur elle, elle s'arrêta près du bord et le vit. Aucun geste, aucun cri ne décéla la pénible surprise que lui causa l'indiscrétion de l'étranger, mais ses yeux s'agrandirent encore, brillant plus vivement dans une lueur d'inexprimable dédain. Puis, rassemblant ses voiles, se faisant plus impénétrable, elle s'engagea dans l'étroit escalier et disparut. Lui, resta longtemps immobile, perdu dans son extase. Les jours suivants, Medjmah ne se montra plus. Le jeune homme faisait de longues stations sur sa terrasse, observant le palais et ses jardins, mais jamais il ne retrouvait dans les blancs fantômes fuyant sous les bambous la vision idéale et les yeux inoubliables de Medjmah.

La princesse, pourtant, après l'avoir maudit, se prit peu à peu à penser au profane. Il lui avait semblé très beau, lui aussi, avec ses cheveux blonds et sa fine moustache si joliment relevée sur ses lèvres rouges, et, pour s'assurer qu'elle ne s'était point méprise, elle le guettait maintenant tous les soirs, cachée derrière le rideau d'un moucharabi. Sa persistance à la revoir lui avait d'abord déplu, tant elle y croyait voir d'insolence, mais la tenacité de ce désir finissait par l'emouvoir. Insensiblement elle s'habitua à l'étranger, si bien qu'un soir, pressée par ses femmes qui s'étonnaient de sa longue réclusion, elle se décida à reprendre ses promenades.

Il était là, comme chaque jour : elle passa indifférente en apparence, se défendant de tourner la tête du côté où elle le devinait. Plus voilée

encore que de coutume, elle était peut-être plus attirante, donnant à ses mouvements cette coquetterie inconsciente dont s'imprègne toute femme qui se sait admirée et qui est tout près d'aimer.

Ainsi s'établit entre eux un accord tacite. A chaque coucher du soleil, la belle mauresque apparaissait, se sachant attendue et remerciant dans son cœur le jeune homme pour la façon charmante dont il s'ingéniait à ne plus l'effaroucher. La nuit, quand tout dormait au palais, elle le voyait non loin de sa fenêtre, de l'autre côté de la haie de cactus. Au clair de lune, là-bas presque aussi lumineux que le soleil d'Europe, elle pouvait étudier son visage. La passion qui s'y rélétaient s'infiltrait doucement dans le cœur de Medjmah. Au cours de ces longues veilles, René contemplant la demeure de l'aimée, ne s'éloignant qu'au matin comme s'il eût voulu de loin protéger son sommeil.

Les semaines passaient. Le roman qui ne semblait qu'ébauché était devenu toute la vie des jeunes gens : lui ne songeant plus qu'à Medjmah, elle n'ayant de pensées que pour lui.

Un jour, par une de ces intuitions subites comme en ont si souvent les amoureux, René s'approcha des cactus et conta à mi-voix la folie de son âme. Il dit tout son amour, ne se doutant même pas que, l'écoutant, Medjmah pourrait le comprendre. Comme quelques mauresques de grandes familles, la princesse, tout en feignant de l'ignorer, entendait fort bien la langue du vainqueur, elle connut enfin toute l'intensité de la passion qu'elle avait inspirée. Son cœur l'aidait si bien ! Et la voix qui murmurait de si douces choses brisa sa longue résistance. Elle se montra dans le cadre grillagé, puis, tendant sa main à son ami, d'un geste elle l'autorisa à franchir la haie. Cette fois son visage était sans voile. Longtemps, ils causèrent délicieusement, laissant déborder leur tendresse et formaient mille projets pour leur bonheur futur.

Tout à coup un long cri s'éleva dans l'air tranquille. C'était le Muezzin invitant les fidèles à la prière :

— Dieu est grand, disait-il, et Mahomet est son prophète.

Medjmah sembla s'éveiller de son rêve ; brusquement l'expression radieuse de son visage fit place à celle d'un désespoir fou et avant que son ami pût l'interroger, elle avait gagné sa chambre formant sur elle les épaisses tentures.

La pauvre enfant avait, pendant quelques heures, oublié qu'elle était musulmane ; le chant

du Muezzin le lui avait rappelé ! Affaissée sur les coussins de son divan, elle essayait maintenant de se ressaisir et de se reconnaître. Ses lois lui défendaient de parler à un chrétien. Elle, l'altière et dédaigneuse princesse, avait parlé à un homme ! et cet homme était un infidèle auquel elle ne pourrait jamais appartenir ! Elle resta inerte, désespérée, dans une prostration complète, jusqu'à l'heure où sa vieille négresse pénétra dans son appartement lui apportant les fleurs dont elle aimait à s'entourer.

En la voyant, Medjmah se leva, trouvant dans sa fierté la force de cacher son angoisse, ayant du reste recouvré son calme avec la décision qu'elle venait de prendre, enlevant des mains de son esclave préférée la botte de jasmins et de roses, elle l'éparpilla autour d'elle, puis d'une voix calme :

— Encore des fleurs ma bonne Zorah, il m'en faut aujourd'hui de quoi emplir ma chambre, je veux me griser de leur parfum. Cours vite au jardin, cueille des tubéreuses et des daturas ; coupe aussi de grands rameaux d'orangers sauvages aux senteurs pénétrantes, l'odeur des roses me semble trop douce.

La négresse docile revint un instant après chargée de nouvelles gerbes : Encore, encore ! disait l'enfant et Zorah repartait. Pendant une heure elle dépouilla la campagne, cherchant les plus parfumées et les offrant joyeuse à sa chère maîtresse dont elle voulait satisfaire le caprice.

Quand les tapis et les divans eurent disparu sous la fraîche jonchée, Medjmah donna l'ordre à sa négresse de la laisser seule jusqu'au soir et de demander à tous ceux de sa famille, de respecter sa solitude, voulant, disait-elle, prier durant la journée entière afin d'obtenir une grâce du prophète.

L'esclave obéit. La jeune fille, sûre désormais de ne pas être inquiétée, courut vers la fenêtre où elle avait laissé René ; elle l'aperçut encore, loin d'elle maintenant, et lui envoya de ses deux mains jointes, son premier et dernier baiser. Se prosternant ensuite elle supplia Mahomet de lui pardonner le crime qu'elle allait expier de sa vie (car c'était un grand crime pour une musulmane de parler à un chrétien) et après s'être parée de toutes ses perles, elle s'étendit doucement résignée, sur cette couche embaumée pensant toujours à son ami.

À la nuit tombante, quand Zorah vint frapper à la porte de la princesse, aucune voix ne répondit ; Medjmah dormait au milieu des fleurs qui avaient bercé son rêve et ne devaient plus la réveiller.

MERIEU.

UNE RESSEMBLANCE

Madame Bingo. — Que penses-tu du sermon ?
Monsieur Bingo. — Il me rappelle la partie de "poker" à laquelle on m'a forcé à prendre part hier soir.

Madame Bingo. — Comment l'entends-tu ?
Monsieur Bingo. — Pas de limites !

EXPRESSIONS MÉDICALES



Bien ajûter avant de prendre.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

VIII

TROIS HOMMES D'ÉTAT

(Suite)

Il adressa un salut souriant au ministre, et marcha droit aux deux autres dignitaires.

—De quoi m'accusez-vous, mes Seigneurs ? leur demanda-t-il à haute voix

—Au fait, demanda don Bernard, de quoi l'accusez-vous, ce brave Pedro Gil ?

—Nous l'accusons de trahison, répondit Balthazar de Alcoy, et chacun de nous a ses preuves

Don Pascual approuva d'un signe de tête.

—Fournissez donc vos preuves, dit Pedro Gil, qui s'assit tranquillement devant la table, à la place occupée naguère par Moghrab, afin que le noble Zuniga, mon patron, ne puisse faire pendre en toute sûreté de conscience.

—Plaisanterie, Pedro, plaisanterie ! s'empressa de protester don Bernard ; diable ! pendre un oïdor, mon ami !

Il ajouta en se penchant à son oreille :

—Il faut bien hurler avec les loups. Astu rencontré Moghrab ?

—Je l'ai laissé au chevet du comte de Palomas, répondit l'ancien intendant.

Don Pascual et Bernard de Alcoy se rapprochèrent.

—Il paraît que notre bien-aimé neveu don Juan n'a pas encore rendu le dernier soupir, dit le ministre en jetant à ses deux parents un regard de triomphe.

—On nous avait affirmé... commença le président de l'audience.

—Je vous affirme, moi, répliqua Pedro, que demain, s'il le faut, don Juan de Haro, comte de Palomas, montera à cheval.

—Tant mieux ! balbutia don Pascual, certes, certes !

Zuniga se frottait les mains énergiquement.

—Moghrab est un excellent garçon, s'écria-t-il, et un savant de premier ordre ; je savais bien que Moghrab ne pouvait pas se tromper. Par la Vierge sainte, Seigneurs, je ne laisserai pas insulter devant moi cet honnête Pedro Gil. Le comte-duc a pour lui une estime toute particulière. Formulez vos griefs, je suis ministre du roi !

—Mettez-vous ce drôle en balance avec nous, mon cousin ? demanda fièrement Alcoy.

—Formulez ! formulez ! Vous m'avez parlé fort irrévérencieusement tout à l'heure. Don Pascual de Haro, je vous permets de parler.

Don Pascual, déjà rouge de colère, dit en fermant ses gros poings :

—Cet homme abuse de votre faiblesse, mon cousin...

—Qu'appellez-vous ma faiblesse, Seigneur ? interrompit don Bernard indigné ; voilà dix-sept ans que j'ai la signature !

—De votre loyauté, Seigneur mon cousin, s'empressa de rectifier Alcoy ; il s'est introduit près de vous sous prétexte d'une affaire majeure : le mariage de votre neveu Juan avec l'héritière de Medina-Celi...

—Eh bien ! trouvez-vous l'idée si mauvaise ?... mettre à notre disposition une fortune quasi-royale !

—D'abord, avec votre permission, cousin,

riposta le président de l'audience, je doute que le comte de Palomas, qui est aussi mon neveu, et dont je fais grand cas, assurément, soit à notre disposition. En admettant même que ce coup d'épée ne soit point mortel...

—Ce n'est qu'une égratignure ! s'écria le vieux ministre. Vous avez entendu Pedro. Mais vous n'avez pas la parole, Balthazar. Procédons par ordre. Nos heures appartiennent à l'Espagne. Vos griefs, don Pascual, vos griefs, et soyez court !

—Mes griefs, les voici répliqua le commandant des gardes. Pedro Gil nous a extorqué un ordre de rappel de la duchesse Eleonor. Cela seul est une trahison.

—Il fallait la présence de la duchesse Eleonor à Séville, dit froidement l'ancien intendant de Medina.

—Pedro Gil, poursuivit don Pascual, nous a promis le consentement de la dite duchesse.

—Eh bien ? fit le ministre.

—Je me suis présenté aujourd'hui même à la maison de Pilate, répondit don Pascual ; j'ai interrogé la duchesse, dont voici le dernier mot : "Mettez en liberté sans condition le noble Hernan de Medina-Celi et nous aviserons"

—Votre Seigneurie a eu tort de se présenter chez la duchesse, dit Pedro Gil toujours impassible.

—Pourquoi cela ? demanda don Pascual qui fit un pas vers l'oïdor.

Le vieux ministre l'arrêta et répondit :

—Parce que vous êtes un vaillant soldat, mon cousin de Haro, mais, pour certaines négociations où il faut de la finesse... vous n'entendez... nous autres hommes de cabinet... Enfin, j'eusse préféré une démarche de Balthazar.

—Don Balthazar était occupé ailleurs, répartit durement le commandant des gardes ; j'ai fini, qu'il parle !

Alcoy sembla se recueillir. Il redressa sa courte taille et regarda le ministre en face.

—Seigneurs, je me suis rendu dans la soirée d'hier à la forteresse de Alcala de Guadañra. En qualité de premier magistrat de la province, j'ai droit d'entrée dans les cellules des prisonniers d'Etat. Je me suis fait ouvrir celle de Medina Celi, et je l'ai interrogé. Voici sa réponse textuelle : "Votre comte de Palomas est un parvenu, fils de parvenu. Je ne connais d'autres Haro que les fils de mon noble ami Louis de Haro, comte d'Agnilar, s'il a laissé des fils. Tant qu'il y aura dans mes veines une goutte du sang de mon père, Isabel de Medina-Celi ne sera point la femme de ce mignon." Seigneurs, il m'a dit cela parlant à moi, Balthazar de Zuniga y Alcoy, oncle de don Juan et président de l'audience andalouse.

Le vieux ministre regarda Pedro Gil du coin de l'œil.

Pedro Gil dit :

—Sa Seigneurie a eu tort d'interroger le duc de Medina-Celi.

L'œil du vieux ministre se reporta aussitôt sur le président de l'audience.

Celui-ci poursuivit d'un ton de sarcasme :

—Je comprends tout le chagrin que ma démarche doit causer à ce fidèle serviteur, mais je n'ai pas fini et je prie Votre Excellence de ne pas perdre une seule de mes paroles. En revenant à Séville, j'ai reçu deux rapports, dont l'un explique assez bien l'insolence du prisonnier. Il y a sous jeu une tentative d'évasion qui se rallie aux projets des révoltés de la Catalogne.

—Diable ! diable ! fit le ministre.

Pedro Gil se prit à sourire.

—Et l'autre rapport ? demanda Bernard de Zuniga, dont le front était devenu soucieux.

—L'autre rapport, mon cousin, accuse cet

honnête homme d'avoir trempé dans ce même projet d'évasion.

Son doigt étendu montrait l'ancien intendant.

Celui-ci avait son bon œil grand ouvert. Il continuait de ricaner avec impertinence.

—Diable ! diable ! répéta le vieux Zuniga.

Puis, avec une violence soudaine :

—Pedro, je ne m'en délis pas, s'écria-t-il, je crois que je vais te faire pendre !

—Et Moghrab aussi, alors, Seigneur ?

—Et Moghrab aussi, Pedro. Vous pourriez bien être une paire de coquins tous les deux.

L'ancien intendant repoussa son fauteuil et promena son regard sur les trois hommes d'Etat.

—Or, ça, Seigneurs, demanda-t-il, que me donneriez vous si présentement je vous apportais la fortune de Medina-Celi dans ma poche, c'est-à-dire le consentement du duc, celui de la duchesse, voire celui de la jeune Isabel, leur fille ?

Rien ne peut exprimer à notre sens l'anarchie honteuse, l'étrange désarroi, la léacence incurable et profonde de la royale maison d'Espagne, si puissante et si forte un siècle auparavant, que la peinture fidèle et familière de quelques-uns des principaux serviteurs de Philippe IV.

Ce descendant de Charles-Quint valait, il est vrai, mieux que son entourage, et l'on pourrait trier dans la biographie de son ministre favori deux ou trois actes qui ne sont pas indignes d'un compétiteur de Richelieu. Mais Philippe IV avait usé dans la paresse et dans les plaisirs ce que sa nature pouvait avoir de vraiment royal, et l'on serait presque fondé à dire que si son favori fut un grand ministre pendant trois ou quatre semaines sur quinze ans d'administration, il y eut là pur et simple hasard.

Jamais, en aucun pays, on ne vit les hauts emplois occupés si misérablement, ni les grandes races plus platement avilies. La France aussi, sans doute, eut dans son histoire des heures malheureuses et notées d'infamie, mais, à aucune époque, la France ne sut descendre si bas que cela.

Pendant que la monarchie de Charles-Quint se démembrait pièce à pièce, pendant qu'il était permis au premier venu d'arracher un lambeau à ce cadavre, Philippe le Grand poussait à ses suprêmes limites l'art noble de la taumachie ; son favori consultait les astres et rédigeait des pamphlets pédants contre ses adversaires politiques ; Zuniga se faisait berner par des sorciers maures.

Le bien public, pour ce dernier, l'un des types ministériels les plus naïvement accusés que l'histoire ait mis en lumière, consistait en ceci : garder la signature.

La France, la Hollande, l'Angleterre, le Portugal pouvaient empiéter à leur aise ; tout devait aller bien, tant que don Bernard de Zuniga aurait une Espagne assez large pour y poser son parchemin sur sa table avec son écritoire.

L'ennemi, ce n'étaient point tous ces gens-là.

L'ennemi était son successeur, l'Etat c'était sa signature.

Tant l'habitude d'expédier peut devenir une robuste passion !

Il avait sa politique à lui, le bonhomme. C'était quelque chose de brumeux, d'inconstant, de léger comme un nuage. Chez lui la minute actuelle ne savait nullement l'histoire de la minute qui va suivre ; il combinait dans les brouillards de sa pauvre cervelle des rudiments d'idées ; mais tout se subordonnait à sa farouche religion de la signature.

Aux derniers mots de Pedro Gil, don

Pascual et le président de l'audience n'opposèrent qu'un silence dédaigneux. Zuniga, au contraire, avide et curieux comme un enfant, se rapprocha, les yeux élargis et la bouche béante.

—La fortune de Medina dans ta poche, Pedro! balbutia-t-il; explique-toi, mon ami, explique-toi!

—Quelque nouvelle jonglerie! gronda le président.

—Il faut voir, mon noble parent, il faut voir! repartit le vieux Zuniga; je suis d'avis d'examiner. Parle, Pedro, mon fils, et n'essaie pas de nous tromper: tu sais que ce serait une besogne malaisée.

IX

ESTEBAN

Alcoy et don Balthazar échangèrent un sourire. Pedro Gil croisa ses bras sur sa poitrine.

—Mes Seigneurs, dit-il d'un ton grave, il s'agit d'une conception hardie et qui peut sembler bizarre au premier aspect. Le seigneur Pascual de Haro et le seigneur président ont déjà leur ricanement sceptique aux lèvres... J'avoue que si j'avais dû avoir affaire à eux seulement, j'aurais gardé pour moi-même mon idée, mais j'ai foi dans la haute et forte intelligence de mon noble patron don Bernard de Zuniga, qui est la véritable lumière des Conseils de Sa Majesté. Mes efforts ont pour unique but de le servir, et peu m'importe l'opinion du reste de l'univers.

Le ministre cligna de l'œil et passa sa langue sous sa moustache grise.

—Il s'exprime bien, dit-il, Seigneurs; c'est un garçon capable. Continue, Pedro; ton dévouement, mon ami, ne s'adresse point à un ingrat.

L'ancien intendant salua et reprit:

—Je commence par prononcer le mot de la situation: le noble favori du roi chancelle; voici longtemps que la perspicacité de Moghrab a prédit ce résultat. J'avoue hautement que je partage la confiance de mon très illustre patron à l'endroit de Moghrab.

—Le jour de l'Assomption de la très sainte Marie, 15 d'août de la présente année, Moghrab a trouvé pour la première fois, au fond de ses calculs, le nom prédestiné du successeur de Sa Grâce le comte-duc. Ce nom mystérieux semblait désigner un jeune homme, parent à un degré égal des trois puissants seigneurs ici présents. Jusqu'alors ce jeune homme avait été livré à lui-même et peu favorisé par sa famille. Malgré les doutes légitimes des très puissants et nobles personnages, on résolut du moins de faire quelque chose pour un enfant voué peut-être à de si magnifiques destinées. C'était, qu'il me soit permis de le dire, du bon sens élémentaire et de la prudence toute pure. On paya les dettes du jeune homme, on le nomma capitaine dans la garde noble, on le créa comte de Palomas avec grandesse du deuxième degré.

Bref, on le fit sortir de son obscurité, et, grâce à ses heureuses qualités, il se plaça lui-même, du premier coup, au premier rang de la jeunesse titrée.

—Il contracta pour quatre millions de réaux de dettes en cinq semaines de temps, interrompit don Pascual.

—Et se fit trois méchantes affaires avec l'audience de Madrid, ajouta don Balthazar.

—Jeunesse qui se passe! jeunesse qui se passe! dit le ministre; je trouve l'exposé de l'ami Pedro fort bien fait... seulement un peu long. Abrège, mon fils, abrège, l'Espagne a besoin de nous.

—Ma vie entière, poursuivit l'ancien intendant, est consacrée aux intérêts de mon patron bien-aimé. Moi, je ne suis pas de ceux qui rougissent du bienfait reçu.

Ayant obtenu la modeste place d'oïdor à Séville, je cherchais nuit et jour un moyen de témoigner ma reconnaissance à mon noble protecteur. Vous accueillîtes, Seigneur, la première idée du mariage du comte de Palomas avec Isabel. Je me fis fort de lever les obstacles venant du duc prisonnier ou de la duchesse exilée; vous mandâtes par ordre royal Eléonor de Tolède à Séville...

—Et maintenant? s'écria don Pascual.

—J'arrive au fait, Seigneur, interrompit Pedro Gil. Je vous répète que la fortune de Medina-Celi est entre mes mains, au moment où j'ai cet insigne honneur de parler devant vous. Il y a aujourd'hui quatorze jours que le noble président de l'audience me chargea d'une enquête en la ville de Xérès.

On avait eu vent d'une intrigue ourdie par des étrangers pour l'évasion des captifs de Alcalá de Guadaíra. J'étais dans ce courant de pensées, lorsque, tout à coup, au sortir du tribunal, le duc de Medina-Celi se présenta devant mes yeux sur les marches du portail de San-Iago.

—Que dis-tu? balbutia don Bernard de Zuniga, le duc!

—En liberté! ajouta don Pascual déjà tout pâle.

Mais le président de l'audience, redoublant de mépris, demanda:

—Ne le voyez-vous pas venir, Seigneurs? un moyen renouvelé de nos vieilles comédies! une ressemblance! Cet homme se moque de nous à notre barbe.

Don Pascual, honteux de s'être laissé prendre, fronça terriblement ses gros sourcils.

—Si je le croyais... commença le ministre, toujours prêt à changer d'impression. S'agit-il d'une ressemblance, Pedro? As-tu osé nous tendre un piège si grossier?

—Seigneurs, prononça froidement Pedro Gil, recevez mon humble aveu: c'était une ressemblance.

—Et tu veux refaire la fable des Ménéchmes! s'écria le président.

—Tu veux que nous trempions dans cette farce effrontée!

—Tu veux?...

Pedro Gil se leva. Il prit la main du vieux Zuniga et l'entraîna vers la fenêtre qui donnait sur la cour des Gazelles. Le bonhomme disait, chemin faisant:

—La corde! misérable histrion, ton insolence a mérité la corde!

L'heure de la méridienne était venue. Il faisait une étouffante chaleur. La cour des Gazelles était silencieuse et déserte, comme si l'on eût été au milieu de la nuit. Sur le banc qui faisait face à la fenêtre et qu'abritait un grand oranger, un homme était étendu; il dormait, le visage caché sous les bords de son feutre.

Pedro Gil, sans s'émouvoir aucunement des menaces de son patron très illustre, appela:

—Esteban!

L'homme tressaillit aussitôt et tomba sur ses pieds. Son chapeau tomba dans ce mouvement. Nos trois seigneurs poussèrent le même cri de surprise.

Le président de l'audience se recula livide. Don Pascual porta la main à son épée, et le vieux ministre, dégainant à tour de bras, se précipita sur Pedro Gil en s'écriant:

—Traître maudit! Tu l'as fait évaluer! On venait de t'en accuser devant moi! Ignorais-tu cela, toi qui écoutes aux portes? Tu vas mourir comme un misérable chien que tu es! Le vieux Zuniga, joignant le geste à la

parole, fondit sur lui à bras raccourci. Pedro Gil écarta l'épée avec sa main roulée dans son manteau et dit tranquillement:

—Retenez mon noble patron, Seigneur. Nous faisons trop de bruit. Si le roi se mettait aux fenêtres...

L'épée de Zuniga s'échappa de sa main tremblante. Les trois hommes d'Etat étaient littéralement atterrés.

L'homme qu'on avait appelé Esteban avait ramassé son chapeau et regardait en l'air avec curiosité.

—C'est lui, de par le ciel! dit don Pascual le premier, en se frottant les yeux.

Le président répéta:

—C'est lui. Je l'ai vu hier dans sa prison, je ferais serment que c'est lui! Il a seulement coupé sa longue barbe.

Zuniga essayait son front baigné de sueur:

—Medina-Celi! murmurait-il d'une voix dolente, Medina-Celi en liberté dans le palais du roi!

Pedro Gil souriait d'un air satisfait.

—Seigneurs, dit-il, l'épreuve me paraît complète. Vous connaissez tous les trois l'illustre captif. Mon très respecté chef, le président de l'audience l'a vu hier, il lui a parlé; cependant il vient de s'y tromper, comme le commandant des gardes du roi et comme mon bien-aimé patron lui-même. Que sera-ce donc quand cet homme, dépouillant le harnais de l'indigence, aura pris les habits qui conviennent au rôle que nous voulons lui faire jouer?

—Tu persistes à soutenir?... s'écria le ministre déjà un peu ébranlé.

—Ne le croyez pas, Excellence! s'écria don Balthazar; sur mon salut éternel, cet homme est le duc de Medina-Celi! Je ne sais pas quels sont les desseins secrets de l'impateur qui nous trahit avec tant d'audace. Nous vivons dans un temps où tout est possible, et peut-être les mesures sont-elles déjà prises pour que le fauteuil du favori soit occupé aujourd'hui par Medina-Celi ressuscité.

—Pourquoi m'avez-vous éveillé? demanda en ce moment le dormeur de la cour des Gazelles.

—Sa voix! murmura le président de l'audience; on ne se méprend pas à la voix! C'est la voix qui me disait hier: "Tant qu'une goutte du sang de mon père sera dans mes veines, Isabel de Medina-Celi ne sera point la femme de ce mignon!"

Zuniga réfléchissait. Il murmura, se parlant à lui-même:

—Si l'on se mettait franchement avec lui? nous sommes un peu parent par les Sidonia et les Torre.

—Quant à moi, dit Pascual, ma femme est cousine germaine de dona Eléonor de Tolède.

—En sommes-nous là? s'écria don Balthazar de Alcoy; Dieu vivant! je suis le mieux placé de tous, en définitive. Ma proposition d'hier peut être tournée en bonne part: c'était pour son bien, apparemment... et, de par saint Jacques! feu mon noble père fut son parrain dans trois combats singuliers.

Une heure après-midi sonna à l'horloge arabe du pavillon royal.

—Il vous faudra donc, mes Seigneurs, dit Pedro Gil avec son effrontée tranquillité, prendre le deuil tous les trois aujourd'hui même.

—Pourquoi cela? demandèrent-ils à la fois.

—Parce que, répondit l'ancien intendant, dont la voix avait d'étranges et sourdes vibrations, voici une heure qui sonne, et que depuis midi votre infortuné cousin est passé de vie à trépas.

—Que dit-il? balbutia don Pascual, à l'idée d'un assassinat.

Et le président de l'audience :

—De qui parles-tu, malheureux ?

Le vieux ministre restait abasourdi.

—Je parle de celui qui nous occupe tous ici, mes Seigneurs, répondit Pedro Gil ; je parle du très noble Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, et je dis qu'il est mort.

—Comment sais-tu cela ? fit le ministre avec accablement.

Au lieu de répliquer, cette fois, Pedro Gil se pencha à la croisée et dit à l'homme qui naguère dormait sur le banc de marbre :

—Ne t'impatiente pas, Esteban, ton tour va venir.

Nos trois hommes d'Etat profitèrent de ce moment pour échanger un regard. Leurs yeux n'exprimaient rien, sinon un profond et commun embarras.

—Je sais la nouvelle le premier, dit Pedro Gil en se retournant vers ses nobles compagnons, et tout uniment parce que je la savais d'avance.

Alors, prononça tout bas Zuniga, Medina-Celi est mort violemment ?

—Violemment, oui, répliqua l'ancien intendant, mais légalement. Je ne veux pas faire languir Vos Seigneuries : voici la chose en deux mots. Le président de l'audience a dit vrai, sa police est bien faite, j'ai donné lieu aux rapports qui lui ont été adressés contre moi. En effet, par un excès de zèle que mon illustre patron appréciera, je l'espère, je suis entré dans un complot ayant pour but de faire évader le duc de Medina-Celi. Je ne pense pas avoir besoin d'établir ici combien ce très noble seigneur nous gênait.

Ses propres paroles viennent d'être répétées : lui, vivant, nos projets devenaient impossibles. Je connais la haute moralité de Vos Seigneuries : elles eussent toutes reculé devant un meurtre.

—A l'unanimité ! fit sincèrement le ministre.

Don Pascual mit la main sur son cœur. Don Balthazar de Alcoy fit un geste d'énergie répulsion.

—Sans doute, sans doute, dit Pedro Gil ; aussi, ai-je cru devoir ne vous en parler qu'après la chose faite. Je vous prie de bien vouloir me laisser continuer, mes Seigneurs. En ma qualité de second oidor, j'avais l'inspection de la forteresse ; en ma qualité de conjuré, je savais le moment de l'évasion. J'ai tout simplement pris mes mesures pour que le prisonnier, saisis sur le fait, trouvât à qui parler avant d'avoir la clef des champs. Bien ! bien ! Esteban, interrompit-il à la fenêtre ; on est à toi, mon garçon !

Les trois hommes d'Etat se regardèrent encore, l'expression de leurs visages avait changé.

Pedro Gil resta un instant à la fenêtre comme pour leur donner le temps de réfléchir.

—Seigneurs, Seigneurs, sur ma foi ! dit le vieux Zuniga, je ne cacherai pas mon opinion ! Regrettons la fin prématurée du noble duc, mais il était dans son tort... un prisonnier qui s'évade manque à tous ses devoirs. D'ailleurs, c'est un fait accompli.

—Et que prétend-il faire de cet homme qui est dans la cour ? demanda don Pascual. Je n'ai pas encore bien saisi.

—Voyons, Seigneur Pedro, ajouta le président, veuillez nous développer l'intrigue de votre comédie.

Par la fenêtre, la voix du dehors monta. —Je vais reprendre ma sieste, dit-elle, puisqu'on n'a pas besoin de moi.

—Dors, Esteban, répliqua Pedro Gil en lui envoyant un signe de tête amical ; j'irai te chercher tout à l'heure, mon ami.

Esteban se drapa magistralement dans un

vieux manteau qu'il avait, et s'étendit de nouveau sur son banc. Quand il eut fermé les yeux, nos trois hommes d'Etat vinrent le contempler tout à leur aise.

—Mes illustres maîtres, reprit l'intendant, ce jeu miraculeux de la nature est le point de départ de ma combinaison. Si dans le cours des développements que je vais soumettre à Vos Seigneuries la frayeur vous reprenait, rassurez-vous par cette seule pensée : Medina-Celi est mort et impuissant à vous nuire, mais Medina-Celi vit et demeure capable de tout ce qui peut vous servir.

—Mais, objecta le président de l'audience, sa mort sera constatée.

—Pour nous, seulement, Seigneurs, interrompit Pedro Gil ; soyez assurés que le projet a été sérieusement mûri. Le duc a été mis à mort, non point par les gardiens naturels de la forteresse, mais par des braves déguisés en garçons bouchers et postés dans le cellier de maître Trasdoblo, fournisseur juré de la prison. Le duc a disparu purement et simplement. Sa fosse était creusée d'avance dans le charnier de Trasdoblo.

Ces détails répugnent aux grands cœurs de Vos Seigneuries, je m'en aperçois bien, mais comme l'a dit excellemment mon patron très illustre, don Bernard de Zuniga, c'est un fait accompli désormais. Passons d'ailleurs aux conséquences. Demain le duc de Medina-Celi, heureusement échappé à la lourde chaîne qui l'accablait, sera dans son palais.

—Espères-tu tromper une épouse ? interrompit Balthazar de Alcoy, dont le front s'était rembruni.

—Je tromperais une mère, affirma l'ancien intendant.

—Laissez-le dire, fit le vieux ministre, je n'ai pas encore tout à fait compris, mais cela me paraît marqué au coin d'une infernale adresse.

—Le très puissant président de l'audience y a bien été trompé, reprit Pedro Gil, lui qui avait des souvenirs de vingt-quatre heures ! Craignez-vous les souvenirs de dona Eléonor qui datent de quinze ans ?

—Bien raisonné, Pedro, dit le ministre ; quel garçon pour l'intelligence ! Voyons maintenant ce que cela nous donnera.

—Cela nous donnera, pour don Juan de Haro le comté de Palomas, la main de dona Isabel et la fortune de Medina-Celi, repartit l'ancien intendant ; le duc consentira ; il imposera sa volonté au besoin, et, l'affaire faite, le duc ira voyager à Santiago de Cuba ou au Pérou, selon son caprice.

—Et don Juan, notre neveu, appuya le ministre tout à fait rassuré, nous devra un beau cierge, savez-vous, mes Seigneurs !

(A suivre)

Mme C. Bourque, No 1607 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai fait usage, dans ma famille, du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette et certifie que c'est un remède tellement efficace que je crois devoir le recommander à ceux qui souffrent."

M. Arthur Morin, No 1493 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "Je souffrais beaucoup d'une bronchite depuis plus d'une année, et je certifie avoir été guéri par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. Gédéon Godon, No 1546 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "Mes deux fils étaient très malades de la grippe et même rendus presque à la dernière extrémité. Le révérend père Neveu, de la paroisse St-Gabriel, ayant instamment recommandé le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, ils en firent usage et furent bientôt complètement guéris par ce sirop merveilleux."

UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE A DE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres — poste oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hammonton, Nouveau-Jersey, Etats-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hammonton.

17 juin

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.
41-6 mai

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, le 15 Mai,
Après-midi et Soirées.

LA JOLIE COMPAGNIE

THE CITY CLUB

40 — Artistes — 40

Tout un essaim de jolies femmes. Le plus beau spectacle de la saison.

Prix d'admission : 10c., 20c. et 30c.

Semaine Suivante : FAST MAIL.

THEATRE EMPIRE

Rue St-Catherine

Pour deux semaines, commençant
Lundi, le 15 Mai,

LA COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

avec le concours de Mlle Jeanne Belcourt et M. R. Ravaux.

Première semaine, le chef d'œuvre en cinq
actes de A. D'ENNERVY,

LES DEUX ORPHELINES

Principaux rôles remplis par Mlles B. de la Sablonnière et Jeanne Belcourt, Mme Numa, MM. J. Bte. Tremblay, St-Clair, Brazeau, Labelle, L'once, Ravaux, Meussot, Marcus, etc., etc.

DEUXIÈME SEMAINE

MARIETTE

— ou —

LA FILLE DES CHIFFONNIERS

Aux matinées.—Mardi, Jeudi et Samedi.—
Comédies, Chansonnettes, etc. Prix ordinaires.

Pilules de Noix Longues

COMPOSÉES
de McGale

RECOURVERTES DE SUCRE,

Pour la guérison certaine de toutes

Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements.

Et de tous les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR
3,000 MORCEAUX DE MUSIQUE
QUE NOUS VENDONS
10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansons, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & Cie.

No. 516 Rue Craig, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE, hebdomadaire. - Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mezières, Paris.
LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LES CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. - Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. - Érite à M. E. Boulaye, 31 rue de Chateaub, Paris.

LA LIRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. - Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. - Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHÉS ET DES CHERCHÉS. - Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Gujns. New York: F. W. Christen, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. - Abonnement: Un an, 20 frs.; Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

GORDONNERIE. - Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. - *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). - Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.



MANQUE DE SOMMEIL QUERI. 12
"Après avoir pu placer à torte ce témoignage: "J'ai fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig. - Pendant plusieurs années j'ai souffert d'attaques de sommeil et après les avoir prises toutes sortes de remèdes et après les différents médecins, j'en obtenais très peu de soulagement. - Les 100 pages, au contraire, devinrent de plus en plus fortes. - Il y a un an je fis usage de votre Tonique et je suis incapable de vous en louer un peu trop, tellement je suis content de votre remède. Je recommande votre remède à tous ceux qui sont malades, bien convaincu de son efficacité."
St. Steven, Keylerton, P. O., Pa.

INCAPABLE D'EXPRIMER SA GRATITUDE.
WILL SWILL, N. Y., 12 mars 1891.

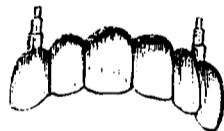
C'est pour moi un devoir de vous faire connaître les effets que j'ai obtenus du Tonique Nerveux du Père Koenig. - Pendant plusieurs années j'ai souffert d'attaques de sommeil et après les avoir prises toutes sortes de remèdes et après les différents médecins, j'en obtenais très peu de soulagement. - Les 100 pages, au contraire, devinrent de plus en plus fortes. - Il y a un an je fis usage de votre Tonique et je suis incapable de vous en louer un peu trop, tellement je suis content de votre remède. Je recommande votre remède à tous ceux qui sont malades, bien convaincu de son efficacité.
EMMA A. BURKE.

GRATIS Ce livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à tout le monde, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rev. Pasteur Koenig, le Père Koenig, Ind., U.S., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Venise par les Droguistes à 21 la Douzaine; 6 pour \$0.
A Montreal, par E. Leonard, 113 Rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Remède infallible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Depot General, PHARMACIE BARBON, 123 RUE SÉCATHÉRIENNE, Coin de la Rue St-Denis.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE
CHOCOLAT MENIER
Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Écrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.



Nouveau métal pour jaloux, extra léger, nouveau procédé pour braver et vaincre les dents sans douleur.
A. S. BRASSEAU, L.D.S.
25, RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENT LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

Strictement payable d'avance
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 Mai 1893

28,289

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,
71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.
A RELIABLE REMEDY FOR Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Bizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.
Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. It is safe to take, safe, effective. Give immediate relief.
Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 5 cents. Address
THE RIPANS CHEMICAL CO.,
19 SERVICE STREET, NEW YORK CITY.

Demandez les Célèbres Boissons Gazeuses de

J. CHRISTIN & Cie
SPÉCIALEMENT LEUR FAMEUX
Cidre Champagne et Crème Soda
BUREAU ET ATELIER
149 Rue Sanguinet
25 sept. 93

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE
Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

ABONNEMENT:
Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE
VENTE au NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnement et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
516 RUE CRAIG, MONTREAL

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie
516 RUE CRAIG
MONTREAL

Livres de Notes

Magnifique Livre de Notes relié en toile frappée en or, 6 pouces par 3 1/2, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2 1/2, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci dessus marqués.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & CIE,
516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Pr grammes
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes
- Annales d'encan, Étiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., et

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.
Le meilleur marché que partout ailleurs.

Grande Sensation!
LES
Chevaliers du Poignard

MAGNIFIQUE ROMAN A BON MARCHÉ
15 CTS -- SEULEMENT -- 15 CTS
17 CTS -- PAR LA POSTE -- 17 CTS

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

Hâtez-vous d'envoyer le montant, car le tirage est limité.
POIRIER, BESSETTE & CIE,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A. LEOPRED
(Gradué des Universités Laval et McGill)
INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.
SUCURSALE A SHERRBROOKE: A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.
S'occupe de tout ce qui rapporte aux mines.
1 a-1 oct